

Déo Namujimbo

GRAINE DE GAVROCHE

(roman pour la jeunesse)

Coordonnées de l'auteur :

Déo Namujimbo

18 allée Roger Martin du Gard

91270 Vigneux-sur-Seine

Courriel : deonamujimbo@gmail.com

Tél. : +33 7 83 56 35 95

Site Internet : www.deo-namujimbo.com

Chapitre premier

« *Si tu ne sais pas où tu vas, alors retourne d'où tu viens* » (Proverbe africain)

Par la grille entrebâillée du parc, j'aperçois l'abribus à une cinquantaine de mètres, de l'autre côté de la rue. Depuis des dizaines d'années, ce modeste édifice est là, immobile, insensible au froid glacial des hivers les plus rudes. Et aussi à l'impitoyable canicule des étés les plus chauds. Ces traces des temps écoulés se voient nettement sur la petite plaque en cuivre collée sur un des murs. Cela fait deux semaines que je viens passer ici plusieurs minutes chaque jour, à fixer cette construction en miniature. Comme si elle pouvait m'inspirer une solution à mes multiples problèmes ! En réalité, ce n'est pas l'abribus en soi que je contemple avec tant d'attention et d'insistance. Les gens qui y attendent le car en grelottant de froid me sont parfaitement indifférents. Ce qui m'intéresse, c'est la façade de l'église juste derrière l'aubette. Le dernier bus est passé depuis bien longtemps. Sur ce mur en briques rouges trône une horloge imposante. Ses aiguilles monumentales indiquent 16 heures et quarante-huit minutes. J'attends avec impatience le bus de 16 heures cinquante-trois. J'ai l'impression d'être là depuis des éternités. Ce rendez-vous quotidien est devenu partie intégrante de ma vie. Il faut dire aussi que je n'ai pas autre chose à faire : pas d'emploi, pas d'occupation, même pas où dormir. Et surtout pas de papiers ! Donc pas moyen de circuler : un gamin noir de seize ans doit être facilement repérable par les policiers. Il paraît qu'on leur apprend dans leurs formations à reconnaître au premier coup d'œil les gens qui se reprochent quelque chose. Dans mon pays on raconte que manquer de papiers en France c'est plus qu'un délit à se reprocher, c'est quasiment un crime.

Cette distraction est devenue pour moi la seule et unique façon de me détacher de mon passé récent. Ce que j'attends en vérité tous les jours à cette heure-là depuis si longtemps, ce sont mes amis : trois gamins aux visages constellés de taches de rousseur. Deux garçons de dix et douze ans, et leur petite-sœur de huit. Ils sont toujours accompagnés de leur grand-mère, une dame d'un âge assez avancé nommée Françoise. La maman des enfants s'appelle Sandrine, elle est médecin et même pédopsychiatre. Elle milite beaucoup dans ce qu'on appelle les mouvements citoyens. Ses enfants se moquent parfois d'elle quand elle a le dos tourné en disant que son seul rêve serait de changer le monde et la société. Ce sont là les deux seules personnes avec qui j'ai vraiment parlé depuis que j'ai atterri dans ce parc, il y a trois mois. Une seule fois j'ai consenti à raconter mon périple à Françoise et sa fille :

- *Le jour où j'ai décidé de partir, avec quelques amis, je ne savais pas où j'allais mettre les pieds. On n'avait pas de boussole, pas de carte géographique, pas de destination précise. On savait comme tout le monde qu'il y a des gens qui aident les jeunes qui veulent aller en Europe. On les appelle les 'passeurs'. Je n'étais pas le seul à vouloir partir, quitter ce pays où je n'avais plus aucun avenir, personne sur qui compter, pas de travail, pas d'argent pour étudier. Mes nouveaux amis et moi, on était dans la même situation, désespérés. On a décidé de partir, comme ça, sur un coup de tête. Pour aller où ? Aucun de nous ne pouvait répondre à cette question. Pourtant la réponse était la même pour chacun, sans que nous puissions la formuler à haute voix : partir le plus loin possible de ce cauchemar quotidien qu'était devenue la vie dans notre village, dans notre région, dans notre pays tout entier. Je crois bien, je suis même convaincu que je suis le seul survivant. C'était un dimanche, ma mère m'avait envoyé au marché de la ville voisine pur vendre des œufs de son élevage de*

poules afin de payer mes études. Comme il avait plu ce soir-là, je ne suis pas rentré au village et j'ai passé la nuit chez un ami de mon père qui vit en ville. Le lendemain j'ai appris à la radio que mon village avait été incendié et tous les habitants assassinés. J'ai lu dans un journal affiché sur le mur d'une association les noms des victimes de cette barbarie. Le nom de mon père était à la troisième position, celui de ma mère à la dix-septième. Suivis des noms de tous mes oncles, toutes mes tantes et ceux des parents de tous mes amis. Dès lors plus d'autre choix que de partir, le plus loin que je pouvais, sans destination précise, en suivant d'autres jeunes filles et garçons qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour aller en Europe... Ou même beaucoup plus loin, partout où nos jambes pouvaient nous porter, pourvu que les Islamistes ne puissent jamais nous rattraper. Et aussi pourvu que nous puissions avoir la chance de manger à notre faim, d'aller à l'école et de trouver des amis et des gens, quelle que soit la couleur de leur peau, qui veillent bien nous offrir la chaleur de leur sourire. Des âmes charitables qui voudraient bien nous donner une chance de survivre et de redonner une chance à notre vie.

La tristesse et la commisération de Françoise font peine à voir. La pauvre vieille dame doit se mettre à la place de toute maman dont le fils se retrouverait dans une situation aussi pénible que la mienne. Je fais semblant de ne pas tenir compte de sa peine et poursuis :

- *Nous avons fait des petits boulots pendant trois mois, j'ai vendu ma collection de livres et de bandes dessinées. J'ai aussi échangé mon vélo, mes vêtements et mon appareil photo contre des boîtes de conserve et des chaussures adaptées au désert. Tous mes amis se sont aussi débarrassés de ce qu'ils avaient de plus cher pour pouvoir affronter le cruel Sahara. Un beau matin, nous avons pris la route, le sentier plutôt devrais-je dire, qui sort de la ville. Pendant plusieurs jours nous avons marché, marché, sans regarder derrière nous, en essayant de ne pas penser à ce que nous avons laissé derrière nous. De toutes les façons nous n'avions plus rien à perdre ni à gagner. Pas de parents, aucune famille, pas de maison ou autre bien. Rien de rien ! Même pas un avenir ou des projets auxquels nous pouvions encore nous accrocher.*

Sandrine non plus n'en mène pas large. C'est alors que je me rends compte d'une chose : les femmes blanches ne pleurent pas. Si j'avais ainsi raconté mon histoire à des mamans de chez nous, je suis certain qu'elles auraient beaucoup de mal à retenir leurs larmes ou même à lancer des cris déchirants et des malédictions à tous vents. Ce n'est pas comme ici où les gens ne pleurent que dans les cimetières, tellement ils ont été élevés dans la discrétion. De leur culture et de leur histoire ils ont appris la discrétion et la retenue dans l'émotion.

Je ne savais pas qu'une psychiatre aussi pouvait encore souffrir, elle qui entend des drôles d'histoires tous les jours de sa vie professionnelle. Je ne fais rien pour l'apaiser. Elles veulent écouter mon histoire ? Eh bien, elles vont être servies.

- *Les trois passeurs nous ont accompagnés pendant une dizaine de jours. Puis un beau matin, dans une oasis, ils nous ont fait leurs adieux et sont repartis par où nous étions venus. On ne les a plus jamais revus. Mais auparavant ils nous ont recommandés d'aller toujours au nord, sans jamais dévier d'un pouce. Cela ce n'était pas difficile. On avait appris à l'école que pour reconnaître les quatre points cardinaux, il suffit de te mettre face au soleil levant,*

c'est l'est. Derrière toi c'est l'ouest, le sud est à ta droite et le nord à ta gauche. Les passeurs nous ont aussi appris quelques petits trucs pour survivre dans le Sahara, pour nous prémunir des ardeurs du soleil et du froid glacial de la nuit. En nous recommandant particulièrement de faire attention aux serpents et aux scorpions. Nous avons ainsi marché encore pendant je ne sais combien de semaines et de mois, jusqu'à atteindre la frontière de la Libye. Presque toutes nos économies ont été dépensées en nourriture dans les campements de Touaregs. Plusieurs fois nous avons aussi loué des chameaux pour traverser les endroits les plus périlleux du désert. Parvenus à Benghazi, dans l'extrême nord de la Libye, après avoir séjourné un temps à Gadamès, d'où partent chaque jour des camions, des bus et des chameaux qui traversent le pays et desservent toutes les régions. Nous avons dû vivre cachés pendant encore très longtemps. Nous savions depuis chez nous que certains mauvais Libyens prennent les jeunes Africains en captivité et les revendent sur le marché pour en faire des esclaves.

Sandrine sort de son sac à mains un paquet de tabac et des feuilles, roule une cigarette, cherche son briquet dans ses poches et ne le retrouve pas. L'instrument est tombé à ses pieds sans qu'elle s'en aperçoive. Je le ramasse, le lui tends et reprends mon monologue :

- *Nous étions partis à huit, je me suis retrouvé tout seul les derniers jours passés dans ce pays. Avec le peu d'argent qui me restait, j'ai encore payé des passeurs et me suis fait faire des faux papiers. A deux reprises j'ai fait naufrage dans la Méditerranée. Il faut dire que j'ai eu beaucoup de chances car à chaque fois des dizaines de gens se sont noyés. La troisième fois a été la bonne, notre petit bateau a été remorqué par un gros navire de Sos Méditerranée. Je me suis retrouvé dans un camp à Vintimille à la frontière de l'Italie et de la France, d'où je me suis enfui une nuit. J'ai marché pendant plusieurs jours et plusieurs nuits en me cachant le jour sous les ponts et dans les forêts. J'ai traversé je ne sais combien de villages, crevant de faim, suffoquant de chaleur.*

Inutile de donner plus de détails, je n'ai aucune envie de faire pleurer ces braves dames. D'ailleurs j'ai de la chance en quelque sorte que les enfants ne soient pas là. Ils n'auraient pas résisté, ne se seraient pas empêchés de crier et de pleurer à haute voix. Que pouvais-je ben faire pour leur prouver à tous combien je les aime. Que leur donner pour leur prouver ma gratitude ?

- *Puis j'ai été attrapé par des gendarmes alors que je mendiais dans les rues de la ville de Menton. Ils m'ont gardé trois ou quatre heures, puis j'ai réussi à leur échapper. Heureusement qu'ils ne m'avaient pas enfermé dans un cachot. J'ai erré deux jours dans les rues de la ville, jusqu'à ce que je tombe sur un brave camionneur qui a bien voulu me prendre à bord de son engin jusqu'à Paris. Il était belge et devait passer par Paris pour charger de la marchandise. Je crois que tout ce que j'ai retenu de Menton, c'est la belle inscription sur le bâtiment de l'hôtel de ville. 'Artium civitas'. Le routier m'a expliqué que cela voulait dire 'la Cité des arts'. Nous avons roulé près de deux jours, il ne s'arrêtait que la nuit au bord des routes et plusieurs fois la journée dans des aires de stationnement pour manger et se reposer un peu. Tout le temps le chauffeur me demandait de lire les panneaux au bord des routes pour qu'il reste le plus possible sur la nationale 7. Au début du voyage*

j'inscrivais dans mon petit calepin les noms des villes et des villages que nous traversions, ainsi que ceux qui étaient indiqués sur les carrefours : Roquebrune-Cap-Martin, Antibes, Fréjus, Brignoles, Avignon, Montélimar, Vénissieux. Il y en avait tellement que j'ai vite décidé de ne garder que les noms des grandes villes. Après Lyon, j'ai encore noté plusieurs : Roanne, Moulins, Nevers, Montargis, Fontainebleau. Arrivés à Paris, le brave gars m'a déposé à l'entrée du parc, en me remettant quelques billets de banque. De quoi survivre quelques jours, a-t-il dit. Il m'a donné aussi son numéro de téléphone pour que je puisse le tenir régulièrement au courant de ma situation. Mais le plus important je crois, c'est la brochure qu'il a photocopiée pour moi dans un cybercafé. Il y avait dedans les coordonnées de toutes les associations qui prennent en charge les jeunes étrangers demandeurs d'asile en France. Il m'a serré contre sa poitrine en me souhaitant bonne chance. Il était vraiment désolé de ne pas pouvoir plus mais il m'a fait comprendre qu'en Belgique je n'avais aucune chance d'obtenir le statut de réfugié étant donné que la France était le premier pays européen où j'avais mis les pieds. Je n'avais pas d'autre choix que de m'installer en me cachant dans le parc où vous m'avez trouvé. Il y avait plusieurs autres gens : des clochards et des sans papiers comme moi. Je les ai toujours évités comme la peste : je ne sais pas pourquoi ils sont là et ne tiens pas du tout à être mêlés à leurs histoires.

Chapitre deux

« Ne repousse jamais du pied la pirogue qui t'a déposé sur la berge » (Proverbe africain)

Je vis pratiquement dans le parc, je mange et m'habille dans les poubelles du parc et des environs. La nuit je dors sur un banc du parc. Ou alors dans les toilettes du parc quand j'ai vraiment trop froid. Ou quand je crains de me faire dévorer par les chiens errants. Au fait, je n'y ai jamais vraiment pensé : si des racistes venaient m'agresser et me poignarder dans mon sommeil ? Je dois reconnaître que depuis trois mois que je vis là, personne ne m'a jamais rien demandé ni montré le moindre signe d'agressivité ou de xénophobie. Même si j'ai constaté à plusieurs reprises qu'ils ont pitié de moi, surtout les femmes âgées et les enfants. Je pense aussi que certains enfants m'en veulent d'avoir squatté 'leur' banc. Mais ça ne serait pas du racisme à proprement parler : quiconque s'en prend au bien d'un gamin s'en fait un ennemi, c'est bien connu. Je ne sais pourquoi, ces bonnes femmes accompagnées de leurs bambins me font penser à ma mère qui me réveillait en pleine nuit, parfois à deux heures du matin, pour me souhaiter... une bonne nuit. Brave maman ! Comme tu me manques !

Les promeneurs s'assoient sur les bancs ou carrément sur la pelouse sans faire attention à moi. Même si parfois j'ai l'impression qu'ils m'observent à la dérobée. Ils se demandent sûrement qui je suis, d'où je viens, ce que je fais là. Et surtout pourquoi je ne quitte jamais le parc. Les vieilles dames tricotent, font des mots croisés ou lisent des magazines en papotant. Un jour, une dame très âgée a traversé le parc, juste devant mon banc. Elle portait un sac de provisions visiblement trop lourd pour ses cheveux immaculés et ses épaules voutées. Elle traînait derrière elle un caddie débordant de victuailles. Je lui ai proposé :

- *Excusez-moi, madame, je peux vous aider ?*

Elle a accepté avec plaisir :

- *Merci jeune homme, vous êtes très gentil.*

Puis elle s'est retournée, m'a vue et s'est rétractée :

- *Non, ça ira. Je suis presque arrivée. Mais merci quand même !*

Depuis ce jour-là, j'essaie en vain de comprendre ce drôle de comportement. Elle a accepté mon aide, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que je suis un Noir. Peut-être n'est-elle pas vraiment raciste après tout. Il est possible qu'un de mes 'compatriotes' lui ait fait du mal par le passé.

Une autre fois, j'ai surpris une conversation entre deux dames. Elles tricotaient sur un banc à quelques mètres du mien. Je faisais semblant de dormir pour mieux suivre leurs échanges. A la fin, l'une d'elles a résumé :

- *Tu me diras ce que tu voudras, Micheline, mais ces gens-là je ne les aime plus comme avant. Chaque fois qu'il y a un attentat quelque part, un trafic de drogue ou un vol important, c'est soit un Noir soit un Arabe...*

Et l'autre a nuancé :

- *Tu as peut-être raison, Elisabeth. N'empêche que ce sont les seuls qui cèdent encore leur place à des vieilles comme nous dans le bus et le métro. Ils ne sont peut-être pas aussi mauvais. Et puis sans eux, qui ferait les besognes que nos enfants refusent ? Les éboueurs, les durs travaux du bâtiment, les vendanges de plus en plus souvent, la plupart du temps ce sont eux qui les font... Non, je ne suis pas complètement d'accord avec toi.*

La nommée Elisabeth a alors réfléchi quelques secondes puis :

- *C'est vrai qu'il n'est pas bon de généraliser. Je viens de me rappeler le grand Noir qui a sauvé des gens en les enfermant dans une chambre froide, le jour de l'attentat de l'hyper-cacher juif de la porte de Vincennes. Ou encore ce jeune Noir qui a risqué sa vie pour sauver un enfant Blanc d'une chute du quatrième étage pendant que la foule regardait et filmait...*

Je n'ai pas pu supporter d'en entendre davantage. Je me suis levé et me suis éloigné d'elles. En me retournant, j'ai constaté que la Micheline semblait regretter les paroles de son amie, consciente et presque honteuse de m'avoir blessé. Une troisième dame qui n'avait pas ouvert la bouche tout au long de la conversation m'avait regardé crânement dans les yeux et avait craché par terre. J'avais très mal passé le reste de la journée. Et la nuit, encore pire ! Pourquoi devais-je payer les péchés des autres ? Je n'ai jamais su comment on fabrique les bombes, moi. Je n'ai jamais fait de mal à une mouche. Je ne demande qu'à aller à l'école, à être utile à mon pays et à ce peuple qui tolère encore que je dorme dans son parc. Mais comment le dire à ces dames ? D'abord, l'autre, l'amie de Micheline, me croira-t-elle ? Ne pensera-t-elle pas qu'en engageant la conversation je cherche à les endormir pour mieux les voler ? Ou pire, est-ce qu'elles ne penseront pas que je vais les suivre pour ensuite placer des bombes chez elles et les tuer avec toute leur famille ? Je crois que je n'ai jamais autant pleuré que cette nuit-là. Du moins sûrement pas depuis le jour où j'ai appris la mort de mes parents et de tous les habitants de mon village.

Chapitre trois

« **Le fleuve fait des détours parce que personne ne lui montre le chemin** »

(Proverbe africain)

Dans ‘mon’ parc, tous les jours, les enfants s'amuse à se courir après ou à faire semblant de se battre. Leurs jeux préférés : la marelle pour les filles, gendarme et voleur pour les garçons, cache-cache pour tous. Parfois les garçons viennent avec des épées en plastique et se prennent à la fois pour Zorro, d'Artagnan et Dark Vador le héros de Star Wars. Comme tous les enfants du monde, en fait. Des fois quelques couples d'amoureux viennent passer de longues heures à se bécoter sur les bancs publics, comme chantait Georges Brassens. Franchement, pourquoi au pays certains prétendent-ils que les Français sont racistes ? Je suis convaincu qu'au début le vieux gardien du parc me surveillait du coin de l'œil. Avec le temps il a dû comprendre que je ne suis pas le mauvais cheval, comme disait mon père. Juste un pauvre hère sans domicile fixe qui ne demande qu'à vivre loin des sempiternels cauchemars de son pays, loin là-bas en Afrique. Autant dire sur la planète Jupiter ! Peut-être a-t-il des enfants ou des petits-enfants de mon âge, des neveux, qui sait ? Ou alors il a simplement été pris de pitié pour un gosse noir de seize ans confronté aux horreurs de la vie loin de son pays, de ses parents et de sa famille. Obligé de survivre en clochard dans un pays étranger. Un bon bougre tout de même, ce surveillant d'espace public ! Un beau jour il a déposé à mon intention un petit sac en plastique plein de victuailles sur le banc à côté de celui où j'étais allongé. Il m'a fait comprendre par un large sourire qu'elles m'étaient destinées. Du pain, du fromage, du saucisson, deux bouteilles de jus de fruit, quelques tablettes de chocolat. Des choses que je ne pouvais pas manger dans mon pays. Des délices que je ne voyais qu'à la télévision et sur les couvertures des magazines exposés à la vitrine de l'unique librairie de la ville la plus proche de mon village. Un vrai festin de roi ! Il est vrai que le hasard fait parfois bien les choses ! Une autre fois, alors que je grelottais de froid, étendu de tout mon long sur mon banc habituel, il est venu à pas de loup, a déposé un sac en plastique sur mes pieds gelés et s'est éloigné sans rien dire. Mais en exhibant tout de même le plus merveilleux des sourires. Dans le sac il y avait un gros pull, deux paires d'épaisses chaussettes de laine, un foulard, deux collants et deux paires de gants. Quel chic type dis donc ! Comment avait-il bien pu deviner que c'était mon anniversaire ? Mystère !

Moi je sais quel jour je suis né. C'est écrit sur mon certificat de naissance et tous mes bulletins scolaires. Ce qui n'était pas le cas de mes parents, encore moins de mes grands-parents. Un jour, mon oncle m'a expliqué qu'à leur époque les habitants des villages ne se faisaient pas enregistrer à l'état civil. Trop loin du village. Du coup, de longues discussions s'élevaient chaque fois qu'on devait, pour une raison ou une autre, retrouver la date de naissance d'une personne. Des échanges du genre :

- *Tu es né(e) deux ans après la guerre.*
- *Je ne crois pas. Moi je pense que c'est plutôt le lendemain de telle inondation.*
- *Pas du tout ! C'était une semaine après le départ du dernier docteur blanc.*

- *Ca ne serait pas au contraire quelques jours après le troisième coup d'Etat de tel président dictateur ? etc.*

En conclusion, personne ne savait exactement quand l'autre était né. Mon père m'a dit aussi que de son temps, les filles n'allaient pas à l'école : elles étaient destinées au mariage et à devenir de bonnes épouses et de parfaites mères au foyer. Quant aux garçons, ils devaient participer dès leur jeune âge aux travaux du village : la chasse, l'agriculture, la pêche, la construction et l'entretien des maisons. Seuls les plus faibles, les fainéants, les 'gringalets' comme on les appelait, étaient envoyés 'à l'école des Blancs'. Question de ne pas les avoir dans leurs pattes tout au long de la journée. Avec comme conséquence que le jour de l'indépendance, les Blancs sont repartis en laissant derrière eux seulement un tout petit nombre d'indigènes qui avaient fait quelques études. Les fainéants et les gringalets qui du jour et lendemain se sont retrouvés ministres, généraux, pdg d'entreprises sans toujours avoir les compétences pour diriger le pays. Mais là n'est pas mon problème. Du moins pas pour le moment.

Chapitre quatre

« Si tu crois que tu es trop petit pour changer le monde, alors tu n'as jamais passé la nuit avec un moustique » (Proverbe africain)

Le mois de novembre est celui où commencent les grands froids, en Europe. C'est du moins ce que j'ai appris à l'école, là-bas au pays. Quand mes parents pouvaient encore m'envoyer à l'école. Il y a des siècles ! Le vieux gardien a compris que je n'ai rien pour me protéger de l'hiver glacial qui s'annonce. C'est le surlendemain, si ma mémoire est bonne, que j'ai fait la connaissance de mes amis. Trois adorables bambins blonds à peine plus hauts que trois pommes. Leurs joues roses sont constellées de taches de rousseur. C'est la plus petite, Marie, qui m'a abordé la première. Assis sur mon banc, je faisais semblant de dormir tout en la surveillant du coin de l'œil. Elle s'est timidement approchée de moi en hésitant, avec toute l'innocence dont peut être capable une petite fille de huit ans, quelles que soient ses origines. Je n'ai jamais compris ce qui peut bien pousser certaines personnes à s'en prendre à des enfants. Je pense que mon souffle régulier l'a rassurée. Je l'ai réglé exprès pour qu'elle soit certaine que je dors profondément. Ma future amie s'est approchée tout doucement de moi, elle s'est mise à frotter la paume de ses mains sur mon bras puis à regarder attentivement si la couleur n'est pas restée. Son grand-frère lui chuchotait que ce n'était pas bien ce qu'elle faisait, que peut-être j'étais un méchant qui allait la gifler si jamais je me réveillais à cet instant-là. C'est alors que la grand-mère est intervenue. Elle a bondi comme un tigre de son banc où elle tricotait un chandail. Elle s'est avancée, menaçante et furieuse. Sentant qu'elle allait gronder la petite, je me suis interposé :

- *Mais laissez-la donc, Madame. Cette petite n'a rien fait de mal. Elle ne cherche qu'à comprendre la différence de couleur entre ma peau et la sienne. Il n'y a rien de plus normal !*

J'ai fait un petit clin d'œil à la fillette puis j'ai continué à l'intention de la dame âgée :

- *Vous devriez au contraire être fière d'avoir mis au monde une fille aussi intelligente.*

D'emblée la glace était rompue. Soulagée par ma réponse et mon attitude, la dame aux cheveux poivre et sel s'est fendue d'un large sourire. Elle est venue s'asseoir à mes côtés sur le banc et m'a dit :

- *Merci jeune homme, de le prendre ainsi. Vous comprenez, dans le village où nous avons toujours vécu avant de venir ici il y a seulement quelques semaines, il n'est pas courant de rencontrer des Noirs. A part bien sûr ceux qu'on voit à la télévision et dans les magazines. D'où la curiosité de Marie. Elle n'est pas ma fille mais plutôt ma petite-fille. Comme je suis à la retraite, je viens passer quelques heures tous les jours au parc avec elle et ses grands-frères Étienne et Émile, en attendant qu'elles soient inscrites à l'école. Pendant ce temps, leur maman passe l'essentiel de son temps dans des manifestations citoyennes, quand elle n'est pas en voyage pour son travail. Elle est psychiatre et même pédopsychiatre, elle adore les enfants. Mais je pense que son souhait profond, ça serait de refaire le monde complètement, tout faire exploser et tout recommencer à zéro...*

Depuis ce jour-là donc, tous les après-midis j'attends avec impatience le bus de seize heures cinquante-trois. Je ne me sens soulagé que lorsque j'en vois descendre mes jeunes copains Étienne, Émile et Marie. Malgré leurs cheveux blonds et leurs tâches de rousseur, ils me rappellent beaucoup mes petits-frères et sœurs, mes neveux, mes cousins, les frères et sœurs de mes amis. Toute cette chère marmaille laissée au pays et que je ne reverrai probablement jamais. Avec le temps, j'ai fini par comprendre que je compte aux yeux et au cœur de ces marmots au moins autant qu'eux-mêmes important pour moi. Ils ne viennent plus au parc pour courir et taquiner les pigeons mais pour ME rencontrer, ME raconter leur journée et ME montrer les petits bobos qu'ils se sont faits en jouant. Ils me parlent aussi de ce qu'ils ont vu à la télé, de leurs exploits aux jeux vidéo ou encore des performances de leurs smartphones. De fil en aiguille, je me suis mis à les aider à revoir leurs leçons de l'année dernière et à mémoriser leurs récitations. Avec le temps, surtout grâce à Marie, j'ai appris par cœur de nombreuses comptines des enfants français, fort différentes de celles de mon pays. Je leur ai même concocté ma 'potion magique spéciale' pour réussir en maths, en français, en histoire-géo et en Svt. Ah tiens : Svt ! Sciences de la vie et de la terre. J'ai ri la première fois que mes amis m'ont expliqué. Chez moi on dit 'sciences naturelles'. C'est plus logique moi je trouve. Leur grand-mère, et encore moins leur maman, me dira-t-on plus tard, n'en reviennent pas. Du jour au lendemain, ces chères petites têtes blondes sont prêtes à se frotter à la catégorie des 'premiers de classe'. Et pourtant ils n'ont jamais rien compris à ces matières ingrates ! Ô miracle ! Ô prodige ! On avait convenu de ne rien dire aux parents : c'est notre secret à nous, elles n'ont qu'à mourir bêtes. Ça c'est Etienne qui l'a dit, sous le regard courroucé de son grand-frère. Une autre chose que j'ai du mal à comprendre, c'est la classification des études. Ici, on commence l'école en sixième année et on termine en première. Un peu le monde à l'envers, selon moi. Emile a dû s'en prendre à plusieurs fois pour m'expliquer la CP, les CM1 et CM2, les petite, moyenne et grande sections, etc. Chez nous c'est plus facile à retenir : à 4 ans environ, les enfants vont en maternelle. Du moins ceux dont les parents en ont les moyens. De 6 à 11 ou 12 ans, ils vont de la première à la sixième année primaire. Puis c'est encore la première année secondaire jusqu'en sixième et ils ont leur diplôme d'Etat qu'ici on appelle le baccalauréat. Mais bon, je sens que j'ai encore pas mal de choses à apprendre.

Chapitre cinq

« **Le chagrin est comme le riz dans le grenier : chaque jour il diminue un peu** »
(Proverbe africain)

Françoise a beaucoup insisté pour que je consente à lui livrer mon secret. Elle a promis, juré de ne rien dire à personne. J'ai fini par céder.

- *C'est très facile, madame. Vous mélangez dans un verre un peu de jus de citron mélangé, un peu d'huile d'olive, du miel et du jus de citron. Ensuite vous mettez cette mixture dans des flacons que vous remettez à chacun de vos petits- enfants. Ils doivent en prendre une cuillerée avant de faire leurs devoirs ou leurs exercices de mathématique. Ou même quand il s'agit de mémoriser un texte, une chanson ou une récitation.*

La grand-mère avait très rapidement compris l'astuce :

- *En vérité ce n'est pas ce que vous appelez la potion magique qui agit mais le fait qu'ils croient en sa puissance au point de se surpasser !*

Ce que j'avais confirmé :

- *Oui, exactement. Dans mon pays, les parents et les enseignants ont pour habitude de donner des mixtures pareilles aux enfants lors des examens ou des compétitions sportives entre écoles. Les gamins se croient alors invincibles. Ils se prennent à la fois pour Albert Einstein, Mohamed Ali et Superman.*

Qu'est-ce que je suis fier d'avoir inventé la panacée, la potion universelle qui aide à réussir à l'école ! Il faudrait que je songe à la faire breveter. Peut-être que grâce à mon invention il y aura demain moins de dopage dans les sports, qui sait ? Mais là n'est pas mon souci immédiat.

Un jour, Françoise est venue accompagnée d'une de ses amies. Celle-ci avait un gros problème, qu'elle m'exposa :

- *Excusez-moi de vous déranger. Je suis venue vous voir sur conseil de mon amie Françoise. Ma petite-fille qui a quinze ans est nulle en orthographe mais elle tient absolument à se présenter à je ne sais quel concours inter-lycée d'orthographe. Une espèce de jeu qu'ils se sont inventé entre jeunes de différents lycées de la ville. J'ai tout fait pour l'en dissuader mais Françoise m'a convaincue que peut-être vous pouvez faire quelque chose pour Lucille.*

Elle a réfléchi quelques instants puis elle a laissé tomber :

- *Heureusement qu'il existe encore des jeunes qui s'accrochent à nos bonnes vieilles méthodes d'apprentissage plutôt que de tout résoudre sans aucun effort avec les ordinateurs et les logiciels.*

J'ai travaillé pour elle un remède spécial à base de gingembre, d'huile de foie de morue et de bouillon de légumes, avec un peu de sucre pour édulcorer le goût. Je suis convaincu que sur la terre il n'existe rien de plus dégueulasse que l'huile de foie de morue ! Je sais de quoi je parle, certain que j'en ai avalé des conteneurs entiers entre mes huit et mes treize ans d'âge. A tous les repas, matin, midi, soir ! Je crois que j'aurais préféré boire de l'huile de vidange ! Quand je faisais la forte tête et refusais d'avalier ma 'potion magique', j'avais droit au bâton de papa sur mon derrière. Là où le dos change de nom, comme il disait. Une idée d'un de ses amis infirmiers qui me trouvait trop malingre à son goût. Le Gringalet il m'appelait, tonton Benjamin.

- *C'était vraiment ton oncle ?* m'a demandé un jour la petite Marie.

Qu'est-ce qu'elle est intelligente, ma petite Marie ! Elle a sûrement dû voir « Mon oncle Benjamin » avec Jacques Brel. J'ai dû lui expliquer que ce n'était là que pure coïncidence. De toutes les façons mon oncle Benjamin à moi était né et baptisé bien avant que le film ne soit tourné. Et le film n'est pas de son âge, à moins qu'elle en ait entendu parler. Par ses parents ou ses enseignants par exemple.

Je sens que tous les enfants présents brûlent d'envie de me poser la même question. Je dois donc répondre non pas à Marie mais à toute l'assistance :

- *Non, pas vraiment. C'était un des amis de mon papa. Dans ma culture tous les hommes adultes on les appelle 'papa' ou 'tonton'. Après tout ils ont aussi des enfants, comme nos propres parents. Et toutes les filles et les femmes on leur dit 'maman', 'grand-mère' ou 'tantine'. Et on leur obéit dès qu'elles lèvent un sourcil, on les respecte comme nos véritables mamans.*

Je m'arrête un instant, question de prendre un peu d'air. Mais aussi de bien fixer les filles dans les yeux, leur faire comprendre que c'est à elles que je m'adresse en particulier :

- *Dès qu'une fille atteint l'âge de treize ou quatorze ans, donc qu'elle a ses règles et qu'elle est susceptible de mettre au monde, ni une ni deux, pas de questions à se poser, elle est baptisée grande-sœur. Alors toutes les femmes du village prennent à cœur de la former à sa future vie d'épouse et de mère de famille.*

Je vois que le sujet intéresse particulièrement mes nouveaux amis. Je continue donc :

- *En même temps, les garçons, dès qu'ils atteignent seize ou dix-sept ans, ils doivent partir du domicile familial, construire leur propre case et apprendre à travailler, chasser, pêcher ou cultiver. Dès lors ils sont aptes à se marier et s'occuper de leur épouse et de leur progéniture. C'est ainsi qu'il est courant de voir des grands-mères âgées de trente ans, des grands-pères qui ont l'air d'être des grands-frères de leurs petits-enfants. Je n'exagère nullement. Dans nos villages tout enfant est l'enfant de toutes les mamans, le fils ou la fille de tous les adultes. Et toutes les mamans âgées, tous les vieux papas, sont les mamies et les papys de tous les enfants de la contrée. On se les dispute : quand les parents sont aux champs ou à la chasse, ce sont les personnes âgées qui gardent et surveillent les enfants.*

Stupeur générale ! Je jette un regard autour de moi et constate que mes copains cogitent sérieusement à ce que je leur apprends. Force m'est donc de continuer :

- *Ecoutez, ne m'interrompez pas. Je vais vous dire quelque chose de très important.*

A leurs regards, je comprends que le message est bien passé et qu'ils vont me laisser poursuivre mon discours jusqu'au bout. Deux ou trois gamins ont même mis un doigt au travers de leur bouche pour s'empêcher de parler, donc de m'interrompre.

- *Chez nous, on ne met pas les vieilles personnes dans des foyers ou des maisons de retraite, comme ici. Les papys apprennent aux garçons tout ce qu'un homme, un vrai, doit savoir faire, les mamies inculquent aux jeunes filles les rudiments de leur future vie d'épouse, de ménagère et de mère de famille. A moins de quatorze ans un garçon sait déjà labourer son petit champ, chasser le buffle et l'antilope et pêcher les plus gros poissons de la rivière. A quinze ans, une jeune fille sait parfaitement préparer à manger pour toute la famille, reprendre les vêtements de ses parents et de ses petits frères et sœurs ou encore rapporter sur son dos et sur sa tête les fagots de branches d'arbres pour faire le feu et les seaux d'eau pour la cuisine et la lessive. Voilà la raison pour laquelle chez nous on n'abandonne pas les personnes âgées dans des maisons de retraite qu'ici on appelle les Ehpad. Quant aux jeunes filles, elles étaient promises dès leur naissance à se marier, à faire des enfants et fonder une famille, à s'occuper de leurs maris et des personnes âgées. Ceci explique, selon mon père, la raison pour laquelle, lors des indépendances, il y avait très peu de personnes instruites pour remplacer les Blancs qui rentraient chez eux en Europe. Et, toujours selon mon père, c'est quelque temps seulement après l'indépendance que l'on s'est rendu compte de l'importance de l'école : il n'y avait plus d'agronomes ou presque, plus de médecins, plus d'enseignants, plus personne pour construire, réparer et entretenir les maisons, les routes et les ponts. C'est ainsi que du jour au lendemain de simples infirmiers se sont retrouvés médecins directeurs de grands hôpitaux, des caporaux ont dirigé des armées nationales, des dactylos sont devenus ministres et des apprentis agronomes ont remplacé au pied levé les Blancs qui supervisaient aux destinées des centres de recherches. Avec les conséquences que l'on sait.*

Chapitre six

« On est maître de ses paroles mais on en devient esclave une fois qu'elles sont dites »

(Proverbe africain)

Très souvent, ça veut dire presque tout le temps, je ne peux m'empêcher de me souvenir de mon enfance. A chaque fois mon cœur se serre : je me retrouve en pensée là-bas, très loin, au pays de mon enfance.

Quand on était petits, tous les soirs le vieil Abraham nous contait de belles histoires autour du grand feu qui ne s'éteignait jamais au pied du gigantesque manguier au milieu du village. Les vieux l'appelaient '*l'arbre à palabres*'. C'est à son pied que tous les adultes de tous les villages alentour venaient se réunir chaque fois qu'il y avait une dispute entre deux personnes ou un conflit entre deux villages. De même que toute autre situation tenant à la vie de la communauté. Pas question d'aller au tribunal ou de se battre pour des problèmes mineurs qu'on peut arranger autour d'un verre de vin de palme. Un mariage à arranger, des pourparlers autour de la prochaine rentrée scolaire, un malade qu'il fallait acheminer à l'hôpital de la ville, ni une ni deux, rendez-vous au pied du manguier. Chaque fois qu'il y avait un problème à résoudre, les vieux se disaient :

- *On se retrouve dimanche au 'Ministère de la justice'.*

La nuit venue, l'arbre à palabre devenait notre arbre à nous, l'arbre des contes autour du vieil Abraham. Les tout petits qui s'endormaient étaient récupérés par n'importe quel adulte qui allait le border et le coucher chez lui. Il m'est arrivé plusieurs fois de me réveiller dans un lit qui n'était pas le mien à l'autre bout du village. Le plus souvent c'était une simple natte posée à même le sol. Et même dans un autre village proche, aux côtés d'une vieille femme qui parfois connaissait à peine mes parents mais qui me dorlotait et me gâtait encore plus que ses propres enfants. Cela arrivait souvent que nos jeux et nos chasses aux petits oiseaux nous entraînent loin de chez nous et que la nuit ou la pluie nous empêchaient de retourner chez nous. Je me souviens de nos rires au clair de lune, discrets pour certains, carrément tonitruants en ce qui concerne mon cousin Anselme. Un sacré numéro celui-là ! On ne se quittait jamais, on faisait tout ensemble. Anselme m'a vu naître, je l'ai vu naître, nous nous sommes vus naître mutuellement. Comme disait maman, Anselme et moi on était inséparables. Comme deux fesses dans une même culotte !

Et je ne parle pas des repas, de véritables ripailles tous les jours, plusieurs fois par jour. Chaque femme du village préparait à manger pour tous les gamins des environs, on mangeait tous ensemble à tour de rôle dans toutes les maisons du village. Au point que le soir à la maison il était très compliqué d'expliquer aux parents que nous ne pouvions pas finir notre dîner. Mais ça c'était avant, à l'époque où il n'y avait pas encore les guerres ! L'époque où les présidents, les députés et les ministres veillaient encore au bonheur de leurs peuples.

Un jour, quelques amis et moi avons fait l'école buissonnière pour aller nous baigner dans la rivière. Un vieux pêcheur que nous ne connaissions pas nous a attrapés, mon copain Jean-Marie et moi. Il nous a fait passer un très mauvais quart d'heure, nous a fait jurer de ne plus jamais manquer

l'école. Puis il nous a laissés partir en nous menaçant de tout dire à nos parents si jamais il nous y reprenait. Bien longtemps après je l'ai reconnu au marché du dimanche. Je l'ai abordé et lui ai rappelé cette journée. Il m'a alors avoué, les larmes aux yeux :

- *Je ne te connais pas petit, je ne savais pas que tu es le fils de mon ami. Mais ce jour-là j'ai eu très mal en vous voyant, ton ami et toi, vous absenter de l'école pour aller jouer à la rivière. Je me suis alors rendu compte que vous ne savez pas combien nous les vieux nous comptons sur vous pour redresser ce pays, le sauver de la misère, mettre fin à la guerre et faire changer les choses.*

Personne avant ce vieillard ne m'avait encore si bien fait comprendre qu'un seul jour d'école manqué constitue en soi un acte de haute trahison face à tout son peuple. Il faut que j'arrête de penser au passé, je sens que je vais pleurer ! Tout cela me manque tellement !

Chapitre sept

« Même s'il n'y a pas de coq pour chanter à l'aube, le soleil finira par se lever »

(Proverbe africain)

Revenons plutôt à mon remède pour faire de Lucille une championne d'orthographe. Unique secret pour que ça marche : apprendre chaque jour par cœur une cinquantaine de mots du Petit Robert sans chercher à en comprendre le sens ni la définition. Juste la graphie exacte. J'ai revu sa grand-mère quelques semaines plus tard. Elle avait les larmes aux yeux en me racontant les avancées de Lucille :

- *Ma petite-fille a tellement apprécié votre méthode que le dictionnaire n'a plus aucun secret pour elle. Elle a passé l'intégralité de ses vacances de Noël à apprendre le dictionnaire, mais aussi d'autres livres d'orthographe qu'elle a achetés sur son argent de poche. Avant cela elle dépensait tout son avoir en vêtements et gadgets divers, quand elle ne se goinfrait pas de sucreries et autres 'aliments indigestes de chez McDo'.*

Elle poursuit ainsi sur sa lancée et me rapporte qu'à la rentrée, Lucille s'est inscrite au concours d'orthographe et a fini troisième sur la centaine de candidats venus de différents lycées de Paris. Un fameux record ! La reconnaissance et la gratitude luisaient dans les yeux de sa mamie.

Là où je n'ai pas été content, c'est lorsqu'elle s'est mise à insister pour me payer.

- *Mais vous ne me devez rien, madame, ai-je rétorqué. Vous ne pouvez pas vous imaginer la chance que j'ai de pouvoir aider quelques enfants de la France, ce pays sans lequel je ne serais certainement plus en vie. Je suis même presque honteux de ne pas pouvoir faire plus.*

Aujourd'hui encore, quand j'y repense, je me demande si Françoise a tenu sa promesse de garder le secret de la mixture-qui-rend-intelligent. J'ai lu dans un journal que jamais au grand jamais les élèves de différents lycées et collèges de la région n'avaient été aussi performants à l'école. Tant mieux si ma 'recette miracle' y est pour quelque chose. Au moins j'aurai fait un petit geste pour remercier ce pays et ce peuple qui m'ont tendu les bras juste au moment où j'étais au bout du rouleau. J'ai envie de crier tout haut : '*Dieu bénisse la France*'. Mais je m'abstiens : à quoi cela servirait-il ? Et d'abord, qui cela intéresse-t-il de savoir que je crois en Dieu ou non ?

* * *

Chaque soir, au moment de nous quitter, mes jeunes amis font de grands efforts pour cacher leur tristesse. Ils se retournent plusieurs fois dans ma direction, tristes et souriants à la fois. De la main ils me font des grands signes non pas d'adieu mais d'au revoir. Ils s'arrangent toujours pour être les derniers à monter dans le bus. C'est ainsi que depuis quelque temps la grand-mère à son tour s'est mise à s'asseoir tous les jours sur 'mon banc'. Elle me parle longuement de leur

village d'origine, quelque part en province, de pans entiers de l'histoire de France, de recettes de cuisine auxquelles je ne goûterai peut-être jamais et auxquelles je ne comprenais rien. De tout ce qui lui passe par la tête. Elle insiste beaucoup aussi pour que je lui raconte ma vie antérieure en Afrique, mes études, les raisons qui m'ont poussé à partir sans destination précise. Je crois que ce qui l'intéresse le plus, ce sont les nombreuses aventures et surtout mésaventures que j'ai connues lors tout au long de mon périlleux voyage entre mon pays et la France. Je me suis toujours arrangé pour ne pas lui donner trop de détails. Je vois bien qu'elle compatit à ma peine, inutile de lui en rajouter.

Mes souvenirs sont interrompus par l'horloge de l'église. Elle égrène ses cinq coups bien sonores, à la limite un peu tonitruants. Il est dix-sept heures et le bus n'est toujours pas là. C'est bien la première fois qu'il connaît un si long retard. Sept minutes de retard, c'est énorme ! J'espère qu'il n'est pas arrivé quelque chose de grave à mes jeunes amis. Juste le jour où nous avions prévu de passer en revue toutes leurs matières scolaires. C'est très important pour eux : ils commencent les études dans leur nouvelle école le trimestre prochain. Que s'est-il donc passé ? Une main posée sur mon épaule me fait sursauter. D'instinct je bondis de mon banc, prêt à détalier, convaincu que ce sont les flics qui veulent m'amener au commissariat ou au centre de rétention. Leur souci sera de me remettre dans le premier charter en direction de mon pays. La chose à éviter à tout prix ! Heureusement, ce n'est qu'une fausse alerte : ma petite Marie saute sur mes cuisses en me faisant des gros bisous dans le cou et sur les joues. Quel soulagement ! Étienne n'est pas en reste, qui me serre dans ses bras en pleurant abondamment. Mais que se passe-t-il donc ? Je ne les ai jamais vus pleurer. A part peut-être Marie qui se fait des petits bobos plus souvent qu'à son tour. Un peu plus loin, la grand-mère Françoise avance lentement vers nous, accompagnée d'une belle femme aux cheveux châtain. A vue d'œil, elle doit avoir entre quarante-trois et quarante-cinq ans. Il est vrai que je n'ai jamais su évaluer l'âge des femmes. Des Blanches encore moins ! Les deux dames s'asseyent sur mon banc en m'encadrant, la grand-mère à gauche et la belle dame à ma droite.

- Mon cher Bouba, me dit Françoise, je te présente ma fille Sandrine, la mère de Marie, Émile et Étienne. Elle a tenu spécialement à nous accompagner aujourd'hui au parc : nous avons une surprise pour toi.

Décidément quelque chose m'échappe. Je ne sais pas bien définir quoi. Voilà que pour la première fois, Françoise me tutoie. Mais que donc se passe-t-il aujourd'hui ? Je n'ai pas le temps de trouver une réponse à ma question car cette fois Françoise s'adresse aux gamins :

- Alors les enfants, qui va annoncer la grande nouvelle à notre ami Bouba ?

Ai-je bien entendu ? Elle a bien dit 'notre ami Bouba' et non pas 'votre ami' comme elle dit d'habitude ?

Sans attendre, les trois enfants se mettent à parler en même temps. Aucun ne veut laisser à l'autre le privilège de prendre la parole. Sandrine ne se fait pas prier pour résumer la situation :

- Bonjour Bouba. Ma mère et les enfants nous ont bien fait comprendre à toute la famille combien vous souffrez ici dans ce parc, sans papiers ni personne à qui recourir. Nous avons d'un commun accord décidé que dès ce soir nous allons vous prendre là où nous vivons.

Après tout ce que vous avez fait pour mes enfants, nous avons tous compris que vous avez un cœur en or et que vous êtes digne de notre aide, même pendant quelque temps seulement.

Je sens des larmes de gratitude couler le long de mes joues, inondant abondamment le col de ma chemise. Ma chère Marie s'empresse de les sécher à l'aide de l'écharpe de laine nouée autour de son cou. J'ouvre la bouche pour protester mais aucun son ne parvient à en sortir tellement je suis surpris.

- *Mais Madame, ...*

Cette fois c'est Françoise qui m'interrompt d'un ton qui n'admet aucune réplique :

- *De toutes les façons vous ne pouvez pas refuser sans faire de mal à vos trois amis ici présents. Ils ont tellement insisté, les pauvres !*

Et elle continue :

- *Je dois reconnaître que j'avais moi-même cette idée depuis bien longtemps. Je ne savais pas comment m'y prendre pour vous en parler... Il m'a fallu l'aide de Sandrine pour expliquer votre situation à nos amis et aux autres membres de la famille.*

Pour la première fois Étienne s'adresse directement à moi :

- *Nous ne sommes pas venus en bus aujourd'hui car maman a décidé de prendre la voiture de façon à ramener tes bagages.*

Et Emile d'ajouter :

- *D'ailleurs il y a des travaux sur la route et le bus ne passera pas par ici avant quelques semaines...*

Mes bagages ! Quels bagages ? Marie et Émile me prennent chacun par une main pendant qu'Étienne trotte à nos côtés. Je vais au pied de l'arbre derrière les toilettes du par, là où je cache mon vieux sac à dos en jean élimé qui m'a scié les épaules depuis que j'ai quitté mon pays il y a trois ans et demi. Du moins tout ce qui m'est resté après qu'on m'a volé l'essentiel de mes bagages en Libye. Je jette le baluchon sale et mille fois rafistolé sur mon épaule, direction la jolie Volvo rouge qui nous attend deux cents mètres plus loin. Je ne saurai jamais décrire le trajet jusqu'à leur magnifique demeure tellement mes yeux sont embrumés de larmes. Il pleut sur la route comme il pleut dans mon cœur, aurait pu dire Paul Verlaine s'il avait été à ma place.

Seule Sandrine fait une remarque qui me fait sourire :

- *Tu sais Bouba, dans notre famille nous sommes très peu portés sur la religion et tout ce qui va avec. La seule chose que nous te demanderons, c'est de ne pas trop montrer ton appartenance à l'Islam. Mais nous ne pouvons pas, nous n'avons aucun droit de t'empêcher de pratiquer ta religion dans ta chambre et de croire en qui tu veux...*

J'ai failli m'étrangler de rire. Je n'ai jamais mis les pieds dans une mosquée, une église ou une synagogue. Je ne pratique aucune religion et j'ai toujours fait en sorte que ma foi ne concerne que moi.

- *Mais qu'est-ce qui vous fait croire que je suis musulman ?*

Cette fois, c'est Françoise qui rebondit :

- *Mais ton prénom voyons. Bouba, ce n'est pas le diminutif de Boubacar ?*

Encore un peu je me tordrais de rire.

- *Vous n'y êtes pas du tout madame. Bouba est un surnom qui m'a été donné par mes amis. Il paraît qu'au football je joue comme Papa Bouba Diop, un jeune champion de l'Olympique de Lyon.*

Voilà, les présentations sont faites, dans l'hilarité générale. Toutefois je crois utile d'ajouter :

- *Je propose de changer de prénom si vous voulez, pour ne pas mettre mal à l'aise votre entourage. Il paraît que parfois des relations solides au départ se détériorent simplement à cause des religions...*

C'est Sandrine qui trouve la solution :

- *On en reparlera, Bouba. Ne te tracasse pas pour cela. Ce n'est pas le plus important. Pour le moment, tu as trouvé un toit et des amis, c'est l'essentiel. Nous tâcherons de t'aider du mieux que nous pourrons, même si nous n'avons aucune prétention de vouloir remplacer tes parents et ta famille qui manquent tellement ! Notre priorité c'est que tu obtiennes rapidement tes papiers de circulation en France et que tu sois inscrit à l'école. Tous nos amis et les membres de nos associations nous ont promis de nous y aider.*

Qu'est-ce que je peux bien ajouter ou commenter à cela ? Les mots me manquent. Dans la pénombre de la voiture, je dois essayer d'éviter le regard de mes jeunes amis. Ils essaient sûrement de scruter la joie qui se lit dans mes yeux. Heureusement qu'ils ne peuvent pas voir mes yeux. Ils y auraient découvert des larmes encore plus abondantes que tout à l'heure. Des larmes de joie, non plus les larmes de détresse qui n'ont cessé de couler dans mes yeux depuis des semaines, des mois, des années et des éternités.

Chapitre huit

« Ne te lamente pas de ce qui t'arrive, tu ne connais pas le futur »

Proverbe africain

Cela fait une semaine que je vis chez Sandrine et Françoise. Huit jours exactement que j'ai quitté mon banc du parc municipal. Au fait je n'ai jamais su exactement dans quelle ville j'ai passé les trois premiers mois de ma vie en France. Tout ce que je sais, c'est que c'est sur ce banc en bois dur que j'ai vécu les pires moments de toute mon existence. Mises à part, bien entendu, les dures et cruelles péripéties de mon voyage depuis le départ de mon pays. Je ne saurais pas décrire le trajet ni les rues que nous avons empruntées, du parc jusqu'à cette belle demeure. De toutes les façons je ne voyais plus très bien, il pleuvait abondamment. Et je n'ai jamais eu le sens de l'orientation. Parfois je me demande si je ne suis pas né par césarienne. Seuls les phares de la Volvo éclairaient les artères, devenues de simples rubans d'asphalte mouillée.

Je me souviens d'un garçon de mon village qui avait vécu quelques années en France et qui nous disait que les Français étaient racistes, xénophobes et méchants. De deux choses l'une : soit il n'avait jamais été dans ce pays, soit il avait fait des choses qui l'avaient fait haïr des Français. A beau mentir qui vient de loin, dit l'adage. Je crois même me rappeler qu'il a été expulsé. C'est ce qui se disait dès qu'il avait le dos tourné. Certainement il s'est mal comporté, il n'a pas respecté les lois du pays. Mes ancêtres disaient que quand tu arrives quelque part, tu dois regarder sur quel pied dansent les gens avant de monter sur la piste de danse. Si tu dances à contrepied, dans le sens contraire, tu leur fais un affront et ils t'en voudront toute leur vie. Pour ma part, jamais je ne danserai gauchement dans cette famille qui m'a accueilli et dans ce pays qui m'a sauvé la vie. Mais aussi comment savoir si tous les Français sont aussi braves et accueillants que ceux d'ici ? Ce qui m'importe pour le moment, c'est d'arriver, découvrir mon nouveau 'domicile'. Manger enfin un vrai repas. M'allonger dans un vrai lit. Reposer mon dos et mes côtes endoloris par trois mois de supplices sur 'mon' banc en bois dur.

Jamais de ma vie je n'oublierai l'époque où je devais fouiller les poubelles pour trouver à manger. Très souvent des choses dont je ne savais même pas le nom, qui n'existent pas dans mon pays. Ou qu'on voit tous les jours mais on ne sait pas que cela se mange ailleurs. Une fois j'ai trouvé trois barquettes intactes de bonne viande dans une de 'mes' poubelles. Elles ne devaient pourtant être périmées que trois ou quatre jours plus tard. Grâce à ces poubelles j'ai survécu et je continue à survivre. Mais tout ceci est bien loin derrière maintenant que j'ai été recueilli par ces braves gens et que je mange plus qu'à ma faim ! A croire que les Français y mettent de bon cœur toutes ces denrées par pitié pour moi, tout en ayant la grandeur d'âme de ne pas me les offrir directement. De peur de me vexer. Bien que dormant à la belle étoile – c'est bien le cas de le dire -, je n'ai pratiquement jamais eu vraiment froid, avec mes deux gros pulls de laine et ma chaude couverture, tous trouvés dans les poubelles. A part bien sûr ceux que m'a donnés ce bon et brave gardien du parc. A propos de belle étoile, je n'en ai presque jamais vues. Il paraît que c'est à cause de la pollution et de la luminosité. Rien à voir avec mon pays où tous les soirs des myriades d'étoiles et d'astres divers illuminent le ciel. Au point que je connais par cœur un bon nombre de constellations apprises à l'école. Je n'ai aucun mal à les distinguer. Quand ma garde-robe

est vraiment sale, à mon tour je jette tout et vais à nouveau fouiller dans d'autres poubelles. Sans jamais aller trop loin de 'mon parc', par peur des policiers. J'ai vraiment tout ce qu'il me faut. L'abondance, la suffisance matérielle, il y a bien longtemps que j'avais oublié la signification de ces mots. Souvent, en comparant ma nouvelle vie chez Sandrine et Françoise à celle passée dans le parc, des souvenirs me reviennent avec acuité. Un matin à l'aube, alors que j'allais chercher mon petit-déjeuner dans les décharges du quartier, je suis tombé sur une gourmette en or, sous la poubelle jaune juste à l'entrée d'une discothèque. A l'intérieur du bijou étaient gravées les lettres A et F, entrelacées. Peut-être les initiales du propriétaire du joyau ? Ou la sienne accompagnée de celle de sa fiancée, vas savoir. Le bijou devait coûter une fortune. Sûrement un gars éméché qui l'a perdu au petit matin en quittant la boîte de nuit. J'avais longuement hésité, me demandant si je devais la garder ou la remettre à la police. Sauf que je ne pouvais pas me présenter au commissariat, de peur de me faire arrêter pour séjour illégal. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, j'avais mis le joli bibelot dans une enveloppe. J'avais déposé le tout dans la boîte aux lettres du gardien du parc, avec ces quelques mots sur l'enveloppe : « *Trouvé au pied de la poubelle jaune devant tel dancing à telle date et à telle heure* ». Ils n'avaient qu'à se débrouiller, après tout. Ce n'était pas mon problème. Mes parents m'ont toujours appris à ne jamais prendre ou garder quelque chose qui ne m'appartient pas. Même si je l'ai trouvé dans la rue. Ce n'est pas parce que mon papa et ma maman sont morts que je vais passer outre la belle éducation qu'ils ont eu tant de mal à m'inculquer. Surtout pas ici. Qui sait, un policier malveillant peut facilement m'accuser d'avoir volé le truc puis de le rendre, pris de remords ou ne sachant pas où ni comment ni à qui le revendre. Avec le recul je me demande aujourd'hui si je l'aurais gardé. Après tout j'avais besoin d'argent, non ? Et je ne l'avais pas volée, cette sacrée gourmette.

Mais bon, tout cela est bien lointain maintenant. Comme je le disais, depuis maintenant une semaine je vis aux côtés de mes amis Françoise, Sandrine, Étienne, Émile et Marie. L'autre jour, quand elles m'ont fait monter dans leur grosse Volvo rouge pour m'amener chez eux, Françoise et sa fille Sandrine avaient dit que tous me considéreraient désormais comme un enfant de la famille. J'avais alors pensé que c'était simplement une façon de parler. Mais je m'étais rapidement rendu à l'évidence : toute la fratrie m'avait carrément adopté. Des gens en or ! Je ne m'étais jamais imaginé auparavant que des Blancs aussi gentils pouvaient exister. Dans mon pays, les seuls Blancs que j'avais pu approcher étaient les soldats français, les travailleurs des organisations humanitaires et les prêtres. Mais au fait, pourquoi ici ne vivent que des femmes et des enfants ? Sans que je lui pose la question, il m'avait dit un jour, comme ça, de but en blanc, je ne sais pas pourquoi, au détour d'une conversation :

- *Tu sais Bouba. Mes parents sont divorcés. Un beau matin mon père a mis ses valises dans sa voiture, il nous appelés auprès de lui Etienne et moi, nous a embrassés et il est parti. Nous ne l'avons jamais revu. Ma mère n'aime pas qu'on parle de ce sujet, même si parfois on l'entend dire à ses amis que papa est parti vivre avec une autre femme...*

Quant à son grand-père, le mari de Françoise, il était mort quelques années plus tôt. Mort de quoi ? Je ne sais pas, je n'ai jamais posé la question. Ce n'est pas mon problème. Et puis, inutile de leur rappeler peut-être des mauvais souvenirs.

On est arrivés après une demi-heure de route environ. Je tombe de sommeil, j'ai hâte de découvrir mon nouveau domicile, l'endroit où je vais vivre désormais. Pour combien de semaines, de mois ou d'années ? Je ne sais pas, je ne veux pas le savoir. L'important c'est que je puisse m'allonger sur un vrai lit dans une vraie chambre. Me sentir protégé par quatre vrais murs et non exposé aux dangers que peut représenter une nuit passée tout seul dans un parc immense et désert. Être à l'abri de toutes sortes de personnes potentiellement dangereuses et des chiens errants. J'en ai aperçu de temps en temps rodant dans le parc et fouillant comme moi dans les poubelles. Une nuit même je crois avoir vu un renard ou autre animal sauvage. Mais je crois bien m'être trompé. Des renards, des animaux sauvages, il ne doit pas y en avoir dans une aussi grande ville. La nuit tous les chats sont gris, dit-on !

Ce qui m'importe aussi, peut-être plus que tout, c'est de manger à ma faim. Ne plus entendre mon ventre gargouiller d'insatisfaction à longueur de jours et de nuits. Mais aussi me sentir aimé et protégé. Avoir quelqu'un à qui parler, un être humain à qui me confier quand je me sens triste et malheureux. Disposer d'une oreille attentive qui comprenne que je suis aussi une personne vivante, un adolescent perdu à peine sorti de l'enfance qui a besoin d'amour et de compassion. Tout cela je sens confusément que je l'ai obtenu grâce au soutien de cette famille que Dieu – ou la Providence, appelez cela comme vous voulez – a envoyée à mon secours.

Chapitre neuf

**« Dieu n'a fait que l'ébauche de l'homme. C'est sur terre que chacun se crée »
(Proverbe africain)**

A peine arrivés, Sandrine me conduit à ma chambre au premier étage. Que dis-je, une chambre ? Plutôt un appartement entier pour moi tout seul, au beau milieu d'un hall immense, avec des portes alignées le long d'un mur de verre et de béton. Mon petit balcon donne sur une cour ornée de belles statues. Au milieu de la cour, une espèce de margelle qui semble annoncer un puits. Tout au long du trajet de mon parc à ici, tous les cinq n'ont pas arrêté de me parler de 'chez eux' en me faisant comprendre que je dois désormais m'y considérer 'chez moi'. D'après ce que j'ai pu retenir dans cet échange animé, c'est une belle et grande maison située dans un quartier assez huppé. Ils avaient bien raison, je m'en rends compte dès mon réveil. Un joli jardin avec toutes sortes de fleurs bien entretenues et une pelouse magnifique. Ce genre de pelouse que dans mon pays on appelle 'paspalom'. Je n'ai jamais identifié l'origine de ce mot aussi barbare que saugrenu. Partout des hellébores, des cyclamens, des viornes roses, toutes sortes de fleurs qui n'existent pas dans mon pays. Je découvre leurs noms en feuilletant des magazines '*Mon jardin et ma maison*'. Il y en a des tas de piles sur la table et dans les armoires. Et bien d'autres fleurs que je ne peux pas reconnaître : je ne les ai jamais vues de ma vie. Un des enfants m'a dit un jour que la grand-mère ne pouvait pas conduire la grosse Peugeot qui croupit dans la cour parce qu'elle n'y voyait plus très bien. Elle souffrait de je ne sais quelle maladie des yeux. Raison pour laquelle elle les accompagnait au parc en bus tous les après-midis.

Sur la petite table de la chambre trône un petit livre qui raconte l'histoire de cette famille et de cette magnifique demeure. Magnifique, mais on voit bien qu'elle a connu un passé plus glorieux. En résumé, si j'ai bien compris, je me trouve dans un 'manoir', une sorte de petit château construit au Moyen-âge par un noble dont mes hôtes sont les descendants.

Mon petit studio-salon-cuisine fait environ dix mètres carrés. Il est garni de placards, d'un petit frigo et d'un évier. J'ai même un four à micro-ondes. J'en ai beaucoup entendu parler mais c'est la première fois que j'en vois un ! Sandrine m'explique qu'avec ça je pourrai réchauffer tous mes plats en deux ou trois minutes. Impensable ! Dans mon village, il faut plusieurs heures de travail pour préparer un repas. Et toute la famille se prête à la besogne. A l'aube les mamans réveillent les filles. Celles-ci se partagent aussitôt les tâches de la matinée et du reste de la journée : puiser l'eau pour préparer les repas, chercher des branches d'arbre sèches pour allumer le feu dans la cuisine. Et quelle cuisine ! Au centre de chaque case, trois grosses pierres sont alignées en triangle sur lesquelles on pose la marmite en terre cuite. Ou en métal, pour les plus fortunés. Pendant ce temps les grands-mères préparent les enfants à aller à l'école. Ensuite c'est la corvée d'allumage du feu. Quand il reste des allumettes, ce qui n'est pas toujours évident. Le plus souvent, un garçon est chargé de courir jusqu'à une des cases voisines et d'en ramener des braises incandescentes sur lesquelles on va souffler longtemps, très longtemps. Jusqu'à ce qu'une toute petite étincelle vienne embraser les feuilles sèches et les bouts de papier ou de tissu. Avant d'aller au lit le soir, on recouvre le foyer de cendres. Ainsi le feu couve toute la nuit. Il suffira alors,

le matin venu, de souffler dessus à nouveau pour rallumer la flamme et préparer le repas. Tout cela dans une fumée épouvantable qui pénètre les poumons, fait tousser toute la maisonnée et brûle les yeux en faisant couler le nez. Malgré tout ce cérémonial on n'était jamais en retard à l'école, pourtant située presque toujours à cinq kilomètres au minimum du village. Il arrive souvent qu'il y ait des accidents. Comme le jour où la petite Myriam a été happée par un énorme crocodile alors qu'elle puisait de l'eau dans la rivière. Ou encore la grand-mère de Jean-Jacques dévorée par un léopard. Je me souviens que pendant plusieurs semaines de tous les villages environnants ont laissé tomber toutes leurs activités pour traquer abattre ce crocodile et ce léopard. Pas tous les léopards de la rivière ni tous les léopards de la forêt, non. Uniquement ces deux-là. Par la suite mon oncle Jean-Népomucène (quel drôle de prénom) nous avait expliqué lors de la veillée autour du feu :

- *Vous savez les enfants, quand il arrive qu'un animal sauvage mange un être humain, on doit tout faire pour l'abattre à tout prix. Vous savez pourquoi ?*

Comme aucun de nous n'avait de réponse à sa question, il avait dû éclairer notre lanterne :

- *C'est pourtant très facile à comprendre. L'être humain est le seul animal au monde qui a dans ses veines du sang salé. Une fois qu'un léopard, un lion, un crocodile ou une hyène a goûté à ce sang délicieux, il n'aura plus envie de manger des chèvres ou des antilopes. Si on ne le tue pas, il va décimer tous les villages et rechercher cette saveur qui est pour lui la plus délectable des friandises...*



J'ai du mal à croire ce que je lis dans les journaux : des jeunes Français se font prier pour aller à l'école. Il y en aurait même qui manquent de respect à leurs enseignants. Ils ne savent pas la chance qu'ils ont d'étudier dans d'excellentes conditions. L'incalculable opportunité de pouvoir aller à l'école tout court. Impensable chez nous où les profs sont respectés et adulés au même titre que les parents, juste après Dieu ! Dire qu'ici l'école est gratuite et obligatoire ! Comme si les autorités étaient obligées de contraindre les jeunes à profiter d'une telle bénédiction ! Chez nous ce sont les parents qui se saignent aux quatre veines pour payer les enseignants. Ce sont les élèves qui reconstruisent leur école et font des petits boulots pendant les week-ends pour acheter la craie blanche et la peinture noire. Et même repeindre le tableau, remplacer le chaume qui sert de toit à l'école et reconstruire les murs en argile séchée. Les samedis, tous les élèves cultivent le champ de l'école et nettoient les clapiers et les poulaillers de l'école. Il faut bien vendre des œufs et des lapins au marché pour acheter les livres et la craie pour les tableaux. Et surtout payer les enseignants, leur permettre aussi de faire étudier leurs propres enfants. Les adultes disent que les enseignants et tous les autres fonctionnaires du pays souffrent du Sida, le Salaire impayé depuis des années. Pas tous les fonctionnaires cependant : le président, les ministres, les gouverneurs et les députés sont tous des millionnaires. Ils ne savent même pas combien nous souffrons pour étudier, nous le bas peuple. Ou plutôt ils le savent très bien mais cela n'est pas leur souci : leurs enfants étudient dans les meilleures écoles et universités, en Europe et en Amérique.



Sandrine m'explique que cela fait plusieurs mois que 'mon' appartement n'a pas été occupé. Elle a dû remplir le frigo, rien que pour moi ! Et elle ajoute :

- *Ma mère et moi nous ne savons pas ce que tu aimes manger. Nous avons donc décidé de te remettre de temps en temps une petite somme d'argent. A toi de pourvoir à tes besoins en nourriture et autres produits de première nécessité. Mais cela bien entendu quand tu auras envie de manger des aliments de ton pays. Il y a ici et dans toutes les grandes villes de France des alimentations exotiques. Tu y trouveras tous les produits venus d'Afrique et des Antilles.*

Ah oui ! Il ne faut pas que j'oublie la machine à laver le linge.

C'est Emile qui m'a expliqué comment ça fonctionne :

- *Il suffit de placer tes vêtements là-dedans, de fermer le couvercle, de mettre un peu de savon ou une pastille dans la cassette prévue pour et de tourner un bouton. Puis tu t'en vas t'occuper comme tu veux et quand tu reviens une heure après, tes vêtements sont propres et secs, tu n'as plus qu'à les repasser.*

Chez moi c'est parfois une demi-journée entière qui est consacrée à la lessive : une longue marche pour aller jusqu'à la rivière, des heures à laver les habits et à frotter les couvertures – ici on dit des couettes - sur des grosses pierres. D'autres longues heures à attendre que ça sèche tout en barbotant dans l'eau ou en pêchant des petits poissons. A moins qu'on ne préfère attraper des grenouilles, des sauterelles ou des grillons. Je me souviens que parfois on se disputait pour les meilleurs morceaux de nos produits de chasse. Sans jamais en venir aux mains, juste pour rigoler. La 'guerre des gloutons', on appelait ça. Ah ! la belle époque qui peut-être jamais ne reviendra ! Quand on n'allait pas ramasser des champignons et des œufs de tortues, ce qui était plus rare. Par peur des petits serpents verts et hyper venimeux qui abondent toujours au pied des champignons. Je n'oublierai jamais le jour où nous avons été surpris et ahuris de constater que des singes avaient emporté tous nos vêtements. Nous les avons mis à sécher sur les branches des arbres au bord de la rivière. On a été obligés d'attendre la nuit pour rentrer chez nous, complètement à poil. En nous faufilant entre les arbres et les cases du village. Bien des années après cette aventure, je suis prêt à jurer que la vieille Adeline est toujours convaincue que cette nuit-là elle a vu de ses yeux sept petits fantômes tout nus qui circulaient en se cachant dans le village... Salauds de singes farceurs ! Je crois que c'est Léopold qui a trouvé le moyen de nous venger des primates. A moins que ce ne soit Mohamed, je ne sais plus. Ces petits malins avaient emporté nos vêtements ? Eh bien ils allaient désormais nous payer en fruits. Nous avons tous juré à nos parents de ne jamais tenter de traverser la rivière en l'absence d'un adulte. À cause des crocodiles et des hippopotames. Il nous fallait trouver une parade pour que les primates nous fassent profiter des magnifiques fruits appétissants qui foisonnaient dans leurs arbres. Des mangues, des noix de coco, des goyaves, tous les fruits imaginables. Et mûrs à souhait ! On leur jetait des pierres par-dessus le cours d'eau et les macaques se défendaient en nous balançant des fruits bien murs et bien juteux. A malin, malin et demi, dit l'adage ! Pour une fois, c'est nous qui apprenions aux singes à faire des grimaces, si je peux dire !

Tant d'attention et de sollicitude m'ont impressionné dès le soir de mon arrivée chez Françoise et Sandrine. En une nuit j'avais pratiquement oublié que je venais de passer des mois entiers livré à moi-même dans la solitude du parc. Tout d'un coup je n'avais plus peur de rien. J'étais ragaillardisé et rassuré face à l'avenir, aimé et protégé. Même les policiers ne me faisaient plus peur. De toutes les façons s'ils venaient me chercher ici, ils trouveraient à qui parler : Françoise, Sandrine et les enfants n'allaient certainement pas les laisser m'amener avec eux. Que demander de mieux ? J'ai même un canapé pour me reposer. Seul me manque un téléviseur. Mais je préfère ne pas en avoir un. Bien plus, Sandrine et Françoise m'ont promis que dès demain elles vont tout faire, contacter toutes leurs connaissances, user de toute leur influence dans leurs associations, bousculer toutes les institutions et services publics, remuer ciel et terre s'il le faut, pour me faire inscrire à l'école. Mon rêve, ma félicité. Quel bonheur !

Après m'avoir installé, Sandrine me souhaite une bonne nuit et s'en va se coucher. Non sans m'avoir rassuré qu'ici je n'ai rien à craindre et que si j'ai besoin de quoi que ce soit, je n'aurai qu'à l'appeler. Il suffit pour cela d'appuyer sur le petit bouton fiché dans le mur à côté de la porte d'entrée de 'chez moi'. Sandrine partie, j'avale les quelques biscuits que m'ont donnés les enfants. Pareil pour le contenu de deux pots de yaourts aux fruits – je ne savais même pas qu'un tel délice existait. Ceci fait, je me jette dans le lit immense et moelleux qui me tend les bras, sans même me déshabiller. Une habitude prise dans 'mon parc'. Je prends une douche chaude – quel bonheur ! et me voilà dans les chaudes couvertures

Je ne me souviens pas avoir aussi bien dormi depuis des lustres. Que c'est bon de se sentir aimé, accueilli et protégé ! En sombrant dans le sommeil, je ne peux me retenir de penser à ma mère qui venait presque toujours me secouer à des heures indues pour... me souhaiter une bonne nuit. Chère Thérèse va ! Mais il me semble que je devrais plutôt commencer par le début.

Chapitre onze

« *Que celui qui n'a pas encore traversé la rivière ne se moque pas de celui qui se noie* »

Proverbe africain

Le lendemain matin, c'est le soleil qui me réveille. Tiens c'est curieux, je n'y ai jamais pensé : dans mon pays c'est le coq qui réveille le village entier de son chant tonitruant. En France il n'y a donc pas de coqs ? Et pourtant Dieu sait combien de nuits blanches j'ai passées dehors, dans des champs ou tremblant de froid dans les fossés des bords d'autoroutes. Jamais au grand jamais je n'ai entendu chanter un coq. Comment font les poules de ce pays pour pondre des œufs et se reproduire ? Mystère ! A croire que le seul gallinacé mâle qui survit miraculeusement dans ce pays est celui qui figure sur le drapeau de leur équipe nationale de football. Il a les pieds dans la merde mais il dresse bien haut sa crête pour chanter bien haut et bien loin. Surtout quand les Bleus ont encore été battus, ça veut dire à presque toutes leurs rencontres. Ce n'est pas moi qui le dis, je l'ai lu à plusieurs reprises dans les journaux trouvés dans le parc ! Je commence à comprendre pourquoi ils perdent pratiquement tous leurs matchs... Enfin bon c'est leur problème ! Encore une énigme que je me promets d'élucider un jour.

Je ne sais pas l'heure qu'il est mais je m'en moque éperdument. Je n'ai rien à faire, personne ne m'attend, seules les circonstances et mes nouveaux amis décideront du programme de la journée. Et peut-être des prochains mois et années, qui sait ? Je suis vivant et heureux. Jamais je n'ai connu un tel bonheur depuis la mort de mes parents et mon départ du pays. C'est tout ce qui compte.

De la fenêtre de ma chambre située au premier étage, j'admire quelques minutes le joli spectacle qui s'offre à mes pieds, dans la cour : un petit carré de pelouse avec au milieu cinq arbres magnifiques. Des marronniers et des châtaigniers. Leurs feuilles jonchent, des tas de feuilles jaunies qui font penser à un tableau peint par un artiste loufoque. A l'autre bout de la cour fleurie, une sorte d'immense hangar percé de trois portes : le poulailler où paressent quelques poules et trois canards. A chaque bout du hangar une tourelle dont je ne sais pas à quoi elle sert. Il y a très longtemps, avant la Grande guerre, l'une d'elles abritait des centaines de pigeons. C'est ce que j'ai lu dans le livre de présentation de ce domaine magnifique. A l'époque, le manoir était isolé du reste de la ville. Puis au fil des siècles, des gens venus de partout ont construit progressivement autour du domaine, de sorte qu'il se retrouve aujourd'hui pratiquement au centre de la ville. C'est de cette époque que date l'appellation de cette demeure. Tout le monde l'identifie désormais à ces deux mots : '*le Vieux Manoir*'. Que sont devenus les pigeons, je ne sais pas. Pas encore mais je ne tarderai pas à le savoir. J'aime tellement cet endroit que je me promets de tout visiter, de poser toutes les questions qu'il me faudra, de me renseigner le plus possible pour savoir par cœur tout ce qui le concerne : son histoire, qui l'a construit, des détails sur les gens qui l'ont habité depuis des générations. Après tout, c'est ici mon nouveau 'chez moi', même si je ne sais pas combien de temps je vais y rester. Peut-être le restant de ma vie, qui sait ? Qui connaît l'avenir ? L'important c'est que je m'y sens bien, que tout le monde est gentil avec moi. Surtout, le plus important, bientôt je vais avoir l'opportunité d'aller à l'école. Sandrine et sa mère me l'ont promis, je n'ai aucune raison de ne pas les croire. Je vais me faire de nouveaux amis, m'intégrer comme ils disent ici et me refaire une nouvelle vie, un destin nouveau. Bientôt, je me le promets, je serai un autre Bouba. Je mettrai tout

en œuvre pour remercier à ma façon ces braves gens qui m'ont ramassé dans la rue et m'ont nourri de leurs sourires. Ces hommes et ces femmes qui m'ont adopté et se sont donné pour mot d'ordre, j'en suis certain, de faire en sorte que je ne manque de rien. Que je laisse derrière moi mes souvenirs et mes cauchemars. Ces enfants et ces adultes qui me montrent leur amour et m'ouvrent leur grand cœur. Ceci alors que mes propres frères, les chefs et les dirigeants de mon pays, ont fait de moi un orphelin, un sans-avenir. En un mot, un mort en sursis.



A ma gauche, tout au bout du parc central, un petit bâtiment un peu vieillot : l'atelier de Sandrine. L'autre jour dans le parc, les enfants m'ont dit que leur maman faisait de la sculpture. C'est son violon dingue, a précisé Marie. Je ne les ai pas encore aperçus ce matin mais ça ne va pas tarder. Tout ceci me rappelle un poème que j'ai écrit il y a plusieurs années, comme une prémonition. A l'époque je ne me doutais pas que je deviendrais un jour un apatride, un Jean-sans-terre. Bouba-sans-terre serait plus approprié ! Je l'avais intitulé : '*Chez moi c'est où ?*'. En vérité je voulais faire un poème mais au fil de l'écriture j'ai dérivé et j'ai abouti à un texte dont je ne peux nommer le style, un mélange de poésie et de prose...

Je descends les escaliers, fais le tour du hangar, marche tout droit sur une centaine de mètres et m'assieds sur le petit banc vermoulu au centre du jardin. Mon carnet à la main, j'essaie de me concentrer pour retrouver les phrases de ce poème qui, je l'espère, résumera mon état d'âme du moment :

Chez moi c'est où ?

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village

Fumer la cheminée, et en quelle saison

Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,

Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Une éternité s'est écoulée depuis que j'ai lu et étudié en classe ce poème de Joachim du Bellay. Si quelqu'un m'avait dit à l'époque que j'y penserais et repenserais bien des années plus tard, j'aurais eu du mal à le croire. Et pourtant, aujourd'hui, ces vers ne cessent de me hanter à longueur de jours et de nuits.

Jamais je n'ai songé à quitter mon pays, le plus beau du monde. Au grand jamais je n'ai pensé à m'installer ailleurs qu'en Afrique, cette terre immense et si accueillante. Chez moi se retrouvent toutes les ressources naturelles. Mes frères et mes sœurs sont assis sur l'or, le diamant, le cuivre, la cassitérite, toutes les pierres précieuses, tous les minerais existants. Les fleuves, les rivières et les lacs sont parmi les plus poissonneux de la terre, rivalisant avec les forêts immenses qui abritent la faune la plus invraisemblable. Je ne parle pas des hautes montagnes abruptes dont

les pluies abondantes érodent les flancs et charrient jusque dans la vallée verdoyante la terre grasse mêlée de poussière d'or qui nourrit le bétail. Elles sculptent l'horizon et accrochent les nuages.

Au prix de mille sacrifices et difficultés, j'ai atterri en France. Ce pays est alors devenu mon pays. Je n'ai plus qu'à l'y sentir chez moi, m'adapter comme on dit ici. Cette France dont j'ai toujours aimé la langue, l'histoire et la culture est désormais mon pays d'exil. Même si la vie n'est pas facile tous les jours. Loin de là.

Depuis ma prime enfance, le peuple de ce pays m'est presque aussi familier que le mien d'origine. Je parle en français, je pense en français, j'écris en français. Je considère le français comme la plus riche et la plus belle langue du monde. Je conçois tout en français avant de m'exprimer dans les langues de mon pays. Je connais mieux l'histoire de la France que celle de mon propre pays : mes grands-parents ne savaient pas écrire, ils n'ont presque laissé aucune trace de leur passage sur la terre.

Sans vrai travail ni véritables ressources, peu d'espoir en l'avenir, je ne vois plus que de l'hostilité. L'incertitude face à l'avenir ! Me voici face à un dilemme : d'un côté je ne peux retourner dans mon pays où m'attend la mort. Devrais-je quitter mon nouveau pays, la France et partir ? Et pour aller où ? mais je n'ai plus tellement peur de l'avenir depuis que cette brave famille m'a recueilli, chouchouté, adopté.

Si jamais je les déçois, qui m'accueillera encore ? Devrai-je devenir un éternel migrant ? Ma vie ne sera-t-elle qu'une suite de recommencements malheureux ? Non, je dois m'adapter, lutter pour me maintenir, fouiller au fond de moi les potentialités qui s'y cachent sûrement. Les faire émerger et ressortir à la surface. De jour en jour, je me sens mieux ici que chez moi. Ici ou ailleurs, mais pas 'chez moi'. Certainement pas !

C'est vrai que mon pays me manque, mes parents me manquent, mes frères et mes sœurs me manquent, mes cousins et mes amis me manquent. Je me languis de mes millions de compatriotes. Mais que faire, sinon me maintenir et amener à la lumière l'homme nouveau qui, je le sens, émerge en moi ? Saisir l'opportunité de l'altérité ?

Ne me restent que les mots pour dire, le stylo pour écrire, les yeux pour pleurer et les lèvres pour sourire. Mais serai-je encore capable de sourire ? Je ne sais pas. Je n'essaie plus. Alors je me noie dans la lecture, de l'aube au crépuscule, de minuit à midi. Apprendre le plus que je pourrai sur ce pays qui devient le mien. Peut-être qu'un jour...

En attendant, je fais tout pour vivre libre. Libre et honnête. Honnête et travailleur. Donner ce que je peux pour faire preuve de ma reconnaissance.

Ici ou ailleurs, je suis devenu un citoyen du monde. Ici ou ailleurs, je retrouverai des frères, des sœurs, noirs ou blancs, riches ou pauvres, hommes ou femmes.

Au fait, chez moi, c'est où ? Maintenant je le sais : chez moi, c'est là où je retrouverai un sourire, un mot de bienvenue, une main qui m'aide à traverser la périlleuse avenue de l'exil. Chez moi, c'est ici, mais aussi ailleurs. Partout et nulle part...

Chapitre douze

« *Si tu veux aller vite, marche seul. Si tu veux aller loin, marche avec les autres* »

Proverbe africain

Le jeune Bouba n'est plus le même. Je viens d'avoir seize ans. Je ne suis plus le gamin en culottes courtes et déchirées mille fois recousues qui courait dans les champs de mil à la recherche de petits oiseaux et de rongeurs à griller sur un feu, assaisonnés de sel volé dans la cuisine de maman. Quand on n'allait pas à la pêche avec les copains. Chacun apportait alors des trucs dérobés dans la maison de ses parents. Jean-Pierre avait trouvé on ne sait trop bien où une vieille marmite ébréchée. Dedans on faisait cuire les poissons sitôt pêchés dans la rivière. On les faisait cuire à la broche sur un brasier fait de branches sèches grâce aux allumettes de Léopold, le seul fumeur de notre groupe de 'petits brigands', comme nous avait surnommés le vieux Dieudonné. Il nous en voulait parce que nous ne nous gênions pas pour cueillir le miel de ses ruches dès qu'il avait le dos tourné. Avec le recul je pense qu'il nous laissait faire. Si je pouvais revenir en arrière, je pense bien que je supplierais maman de me mettre à genoux comme jadis quand je faisais une bêtise. Il faut dire que les bêtises, je les accumulées, comme tous les gars de mon âge. Les seules que mes parents ne pouvaient pas me pardonner, c'était quand je faisais l'école buissonnière ou que je manquais de respect à un adulte. J'avais alors droit au bâton de mon père, celui en rotin qui faisait si mal aux fesses et aux mollets. Plus d'une fois j'ai eu du mal à m'asseoir pendant des semaines entières. Il ne rigolait pas avec la discipline et l'école, le vieux Pierre. Les cousins, les amis avec qui je faisais des folies à longueur de journées, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus après moi. Les tout derniers que j'ai vus, c'est Alexandre et Keita. Et tout ça à cause des Islamistes qui sèment la mort et la désolation dans mon pays.



L'autre jour, dans le parc, un des enfants, je ne sais plus lequel, m'a demandé si j'avais fait mon voyage tout seul de mon pays jusqu'ici. Je n'ai jamais voulu évoquer ces douloureux souvenirs. Ils ont tous tellement insisté que j'ai fini par céder. Je n'ai pas voulu les chagriner encore plus en leur donnant trop de détails.

- Keita est mort dans mes bras dans le désert du Ténéré deux semaines à peine après notre grand départ. De soif, de faim, de fatigue ! Les trois fléaux que nous craignons le plus. Je ne pense pas qu'il pesait plus de trente kilos le jour où nous l'avons enterré dans le sable. Nous avons recouvert sa tombe de grosses pierres pour pas que les hyènes et les vautours viennent le dévorer. Quant à Alexandre, il est parti un beau matin de notre campement dans la banlieue de Benghazi, en Libye. Il n'est jamais revenu. Nul d'entre nous ne sait ce qui lui est arrivé.

Je n'ai pas pu en dire davantage. Cela ne vaut pas la peine que je repense à tout ça. Je suis vivant et heureux, c'est l'essentiel. Pour combien de temps ? Je m'en fous. L'important c'est que je vive le moment présent. Que je profite du bonheur que m'offrent ces deux femmes et mes jeunes amis. Le reste n'a aucune importance ! Comment refuser cela à des enfants, des petits anges, qui t'aiment et te le prouvent si bien. A plus forte raison ce jour-là, la première fois que j'évoquais à haute voix le poignant souvenir de la seule famille qui me restait sur cette terre des hommes.

Alphonse et Jean-Marie, oui ces deux-là au moins je peux décrire avec exactitude ce qu'ils sont devenus. Je les ai vus sombrer dans la Méditerranée lors de notre premier naufrage. J'ai essayé d'agripper Jean-Marie par le col de sa chemise en lambeaux. Le vêtement s'est déchiré, effrité dans mes mains. Je revois encore mon ami les yeux grands ouverts pendant que des flots d'eau salée emplissent sa bouche grande ouverte dans l'espoir de retrouver son souffle. Je revois ses lèvres qui murmurent des mots qui ne veulent pas sortir. Certainement des mots d'espoir et d'encouragement, comme pour me dire : « *Bouba mon ami, Bouba mon frère ! Ici dans cette mer s'arrête mon voyage sur terre. Toi avance, ne te décourage jamais, fonce mon pote ! N'oublie jamais notre devise depuis que nous avons résolu de quitter le pays : 'Toujours tout droit, toujours plus loin, toujours plus honnêtes'* ».



Je garde toujours sur moi, dans un coin de ma poche, un petit bout de la chemise de Jean-Marie. C'est la seule chose qui me relie à cet ami qui était pour moi plus qu'un frère. Une sorte de souvenir ou même de relique. Chaque fois que je me sens triste ou découragé, chaque fois que je suis tenté d'abandonner et d'aller me livrer aux policiers, je ressors de ma poche ce petit bout de tissu, je le regarde, je me concentre et je me répète comme une prière : « *Oui Jean-Marie, Alexandre, Keita, tous mes amis. Où que vous soyez en ce moment, faites-moi confiance, je ne trahirai jamais notre pacte : 'toujours tout droit, toujours plus loin, toujours plus honnête'* ».

Alphonse lui, je ne l'ai pas vu couler. Il était assis de l'autre côté de la chaloupe, au milieu d'une foule de femmes et d'enfants. Son histoire, c'est à Françoise que je l'ai racontée, un soir où je ressentais le besoin de parler à quelqu'un pour me défouler, essayer de chasser les cauchemars qui me hantaient toutes les nuits :

- *C'est le côté du navire qui a basculé et provoqué le naufrage. Les douaniers italiens ont dit que c'était dû à la surcharge. Il n'est resté que dix-sept passagers sur les deux cents trente-deux partis de Benghazi. Hommes, femmes et enfants. La plupart étaient des adolescents. Des jeunes qui ne rêvaient que d'un avenir meilleur d'avoir enfin une chance de se rendre utiles à la société, de se développer eux-mêmes et ensuite leurs pays. Des enfants qui rêvaient de pouvoir aller à l'école, de vivre heureux. De servir à quelque chose, partout où on voudra bien les accueillir.*

Chapitre treize

« L'espace d'une vie est le même, qu'on le passe en pleurant ou en chantant »

(Proverbe africain)

Un jour, comme je rentre d'une petite promenade dans le quartier, c'est ma chère petite Marie qui vient m'accueillir au portail de la propriété. Elle se jette dans mes bras et me lance tout de go :

- *Où donc étais-tu passé ? Mes frères et moi on te cherche depuis que nous nous sommes levés. On est allés à ta chambre mais tu n'y étais pas. On a eu très peur que nous avons quelque chose de mal et que tu es reparti vivre dans ton parc.*

Tout de suite, Etienne qui vient de nous rejoindre attaque à son tour :

- *Tu te souviens que tu nous as promis de nous raconter des blagues de ton pays ?*

Comment se dédire ? Mes parents m'ont toujours appris qu'il ne faut jamais faire de promesses qu'on ne peut pas tenir. Surtout à des enfants, des gamins qui vous adorent et qui, malgré vos différences d'âge et de races – que je déteste ce mot ! - vous font confiance et vous prennent pour leur grand-frère, textuel ! Je ne peux vraiment pas y couper. Malin comme un renard, le temps d'un éclair, j'ai trouvé la solution à mon dilemme, comme ça, tout seul, comme par un coup de baguette magique. J'attire les enfants sur le banc en bois vermoulu au milieu du parc :

– *Un jour dans la savane...*

- *C'est quoi la savane ?* m'interrompt Marie...

Ça commence bien !

- *Tais-toi donc, intervient son frère. La savane c'est une étendue de végétation des pays d'Afrique tropicale. Boubou, continue s'il te plaît.*

Mais Marie revient à la charge :

- *C'est quoi la gévé..., tévéva... ? Et que signifie Proticale ?*

Je décide de ne pas lui répondre, me promettant de lui expliquer plus tard ce que signifient les mots 'végétation' et 'tropicale'. Autrement nous n'en finirons jamais. Dire que c'est elle qui réclamait une histoire !

- *Merci, Étienne. Un jour donc dans la savane, tous les animaux se déplaçaient en file indienne vers la rivière. Ils suivaient une petite piste. Tout d'un coup ils ne pouvaient plus avancer, quelque chose avait stoppé leur voyage. Alors que le lion, l'hippopotame et l'éléphant s'impatientsaient derrière la colonne, la girafe s'est arrêtée au beau milieu du sentier, a déployé son long cou de façon à voir ce qui se passait au devant, loin là-bas à plusieurs centaines de mètres. Elle a fini par dire,*

excédée : « Catastrophe ! C'est encore le mille-pattes qui est en train de lacer ses chaussures ».

Le rire des enfants ! Il faut le voir pour le croire. Tel que c'est parti, je vais devoir passer le reste de la journée à inventer des blagues ou à chercher à m'en souvenir d'autres que j'ai oubliées depuis bien longtemps. Comme j'envie Alexandre en ce moment. Lui au moins n'était jamais à court de belles et hilarantes histoires drôles. Alex, mon pote, où que tu sois en ce moment, sache que je t'aime et ne t'oublierai jamais.

La voix de Sandrine met fin à mon supplice. De la fenêtre de son appartement, à l'étage, nous l'entendons qui crie à perdre haleine :

- Bouba, Étienne, Émile et Marie ! Où êtes-vous ? Venez vite, le goûter est prêt.

C'est curieux. Elle nous a appelés en commençant par mon nom puis elle a continué en citant ses enfants par ordre décroissant, du plus âgé à la benjamine. Me considérerait-elle déjà comme un de ses enfants ? Plutôt comme son aîné ? Non, je dois rêver, mon bonheur me joue des tours ! Le goûter ! Encore une nouveauté pour moi. Dans mon pays, on ne mange que deux fois par jour : le matin avant d'aller à l'école et le soir avant de se coucher. Et encore dans certaines familles, on mange quand on peut, il n'y a pas tous les jours assez de nourriture pour tout le monde. A cause des guerres, du chômage et des dirigeants qui volent tout l'argent et ne laissent rien à la population. Les dirigeants se contentent de recevoir des pots-de-vin des grands commerçants qui paient des taxes et importent des poissons et toute la nourriture de pays lointains. Evidemment toutes ces taxes vont dans leurs poches. Ils épousent plusieurs femmes, s'achètent de grosses voitures et se font construire des grandes maisons partout dans le monde. C'est de ça que les vieux discutaient tous les soirs au pied de l'arbre à palabre de mon village.



- Qu'aimerais-tu faire plus tard, une fois que nous serons arrivés en Europe ?

Je n'oublierai jamais notre discussion de ce jour-là. Nous étions assis en rond dans le sable brûlant, au pied d'un grand palmier dattier. C'était le soir, le soleil couchant dardait sur nous ses derniers brûlants. Nous étions éreintés de fatigue, nous n'avions rien mangé depuis deux jours, nos gourdes ne contenaient plus la moindre goutte d'eau. Et l'oasis la plus proche devait se trouver à des centaines de kilomètres ! Nous ignorions alors que partout où pousse un dattier, il y a toujours beaucoup d'eau en dessous. Il suffit juste de creuser un tout petit peu de sable pour boire à plus soif. C'est Kemal qui avait posé la question. Et tout de suite il avait enchaîné :

- Moi ce dont j'ai toujours rêvé, c'est de devenir médecin, comme mon oncle. Provisions. Soigner les malades, guérir les blessés, faire disparaître le choléra, la malaria et la drépanocytose qui tuent tous ces gens chez-nous, c'est ça que je veux faire, et rien d'autre.

- *Moi je serai pilote, avait déclaré Alexandre. Je ne pense qu'à ça depuis que j'ai lu les livres d'Antoine de Saint-Exupéry. Découvrir le monde à des milliers de kilomètres d'altitude. Aller d'un pays à l'autre en quelques heures, voir d'en haut les montagnes, les plaines, les lacs et les fleuves, toutes les merveilles du monde. Peut-il exister quelque chose de plus exaltant ?*

Et chacun y était allé de ses rêves et de ses projets d'avenir. Alphonse ne pensait qu'à devenir footballeur professionnel, rentrer au pays et faire de notre équipe nationale la plus grande championne qui ait jamais existé. Il avait souligné que cela lui faisait mal au cœur de voir que ce sont les jeunes de chez nous qui font la gloire des équipes de tous les pays européens alors que les talents se comptent par milliers au pays mais ne sont pas encadrés. Jean-Marie ne s'imaginait pas autrement qu'ingénieur.

Le plus réaliste de nous tous, ce fut Dieudonné. Il venait du centre de notre pays. Nous avons fait sa connaissance chez les passeurs dans le Ténére et il ne nous a plus quittés d'une semelle. Il était maigre comme un clou. Comme s'il n'avait que la peau sur les os. Alexandre l'avait surnommé 'le cadavre ambulante'. Sans jamais le lui dire en face, bien entendu. Pour ne pas le vexer. Dieudonné nous avait écoutés en rêvassant comme si notre conversation ne l'intéressait pas, jusqu'à ce que Kemal le secoue et lui demande :

- *Et toi, Dieudo ? Qu'est-ce que tu comptes faire en Europe ?*

Dieudo avait sursauté comme s'il avait été mordu par un serpent. Moi qui croyais qu'il dormait ! Mais non, il nous écoutait silencieusement. Il se moquait peut-être de nous et de nos rêves insensés. Seuls quelques petits sons sortaient de sa bouche et de sa gorge, des sanglots et des reniflements. Nous n'osions pas le déranger, nous étions gênés. A commencer par Kemal, honteux d'avoir certainement réveillé des souvenirs douloureux. Plusieurs minutes s'étaient écoulées dans un silence de plomb puis Dieudonné avait dit entre deux hoquets, tout en se maintenant dans l'obscurité pour nous cacher ses larmes :

- *Vous savez les amis, je vous envie. Depuis maintenant trois semaines que je suis avec vous, je vous observe et envie votre insouciance, vos projets d'avenir, votre optimisme. Pourtant je sais que vous avez tous, comme moi, peut-être encore plus que moi, traversé des épreuves très dures. Mais j'ai fini par comprendre que vous avez toujours vécu heureux avant qu'un grand événement vous décide à partir loin de chez vous.*

Il s'était interrompu un instant, avait fouillé dans ses poches et en avait retiré un mouchoir sale, s'était mouché bruyamment, avait remis le mouchoir dans sa poche. Puis il avait poursuivi :

- *Ma vie à moi est bien différente des vôtres. Mon pays est en guerre depuis plusieurs années avant ma naissance. Les miliciens pillent les villages, violent les femmes, amènent les jeunes filles pour en faire des esclaves sexuelles et les jeunes garçons qui deviennent des enfants soldats. Moi qui vous parle, j'ai été un enfant soldat à l'âge de huit ans...*

Notre ami s'était interrompu à nouveau pendant plusieurs longues minutes, replongé dans son passé. Puis il nous avait longuement relaté en détails les six années qu'il avait passées dans la forêt. Comment il avait été obligé de tuer des gens sinon ses chefs le tuaient lui-même. Comment il avait été contraint de piller des villages pour survivre. Comment ses chefs violaient des petites filles et des vieilles femmes sous ses yeux. Pour finir, il avait conclu :

- *Contrairement à vous, mes chers amis, je n'essaie pas d'aller en Europe pour un objectif précis. Je cherche simplement un endroit sur la terre où je pourrai enfin manger à ma faim, me rendre utile et laisser derrière moi ces cauchemars qui m'empêchent de dormir depuis toutes ces années.*

Il avait encore réfléchi longtemps en fixant la lune toute ronde qui avait pris la place du soleil, dans le ciel. Puis il avait conclu :

- *Je ne sais rien faire de mes deux bras. Ni de ma tête, d'ailleurs. Je n'ai passé que deux années à l'école coranique, pendant que je faisais mon catéchisme...*

Cette fois, il se retourne vers nous et nous fixe dans les yeux à tour de rôle :

- *Je sais que vous ne pouvez pas comprendre. Ma mère était catholique et mon père musulman. Aucun de mes deux parents ne m'a obligé à adopter sa religion. Il m'arrivait d'aller à l'église le matin et à la mosquée le même soir. J'ai toujours pensé que si on laissait les gens choisir leur religion, ou même si on les laissait libres de croire ou non, il y aurait moins de problèmes sur terre.*

Il avait pris une longue inspiration avant de répondre à la question de Kemal :

- *Je ne sais pas où j'atterrirai un jour. Si j'avais le choix, je demanderais à aller vivre en France. Je me suis bien documenté sur les pays européens avant de partir de chez moi. Ce que j'ai appris, c'est que la France est, avec les Etats-Unis, l'un des pays qui se sont développés en grande partie grâce aux personnes immigrées.*

Comme nous avons du mal à le suivre, il explique :

- Vous ne me croyez pas ? Relisez l'histoire de France, elle a été jalonnée par des étrangers qui s'y sont installés. Et ce dans tous les domaines et à travers les siècles.

Nous ne voyons toujours pas où il veut en venir. Mais il enchaîne, sans que nous osions l'interrompre :

- *Tout à l'heure, l'un d'entre vous a dit qu'il voulait être ingénieur. Sait-il que Marie Curie, qui a découvert l'uranium sans lequel il n'y aurait pas l'électricité en France, était polonaise ? Son vrai nom c'était Maria Sklodowska. De même dans le domaine de la littérature, un des points forts des Français, avec Henri Troyat qui était russe, l'italien Albert Uderzo, le créateur d'Astérix ou encore Joseph Kessel, celui qui a écrit Le Lion. Lui il était d'origine ukrainienne par son père et russe par sa mère. Ou encore le grand, l'immense François Cavanna, italien lui aussi comme le dit si bien le titre de son livre le*

plus vendu, Les ritals. Et je ne parle pas de Georges Simenon, le créateur du célèbre commissaire Maigret. Et Coluche, de son vrai nom Michel Colucci, - ses parents étaient italiens - même si ce n'était pas un écrivain au vrai sens du terme, n'a-t-il pas composé et joué les sketches les plus marrants du théâtre français ? Il n'avait de concurrent que le belge Raymond Devos, sous un autre registre.

- Je crois que je commence à comprendre. Je ne suis pas le seul d'ailleurs, si j'en crois les regards que s'échangent mes amis, suspendus aux lèvres de Dieudonné. Mais celui-ci continue :

- *Si on passe à la musique, on retiendra aussi que la plupart des plus grands chanteurs et musiciens français sont d'origine étrangère. Savez-vous par exemple que Johnny Hallyday alias Jean-Philippe Smet était belge, tout comme Adamo Salvatore, Jacques Brel, et même l'immense Francis Cabrel dont peu de gens savent qu'il est d'une famille originaire du Frioul en Italie. Et même l'inoubliable Georges Brassens dont la mère était d'origine italienne. Et je ne parle du Météque grec Georges Moustaki et de sa compatriote Nana Mouskouri. Et que serait le rap français sans ses précurseurs Claude M'Barali alias Mc Solaar et Joey Starr, de son vrai nom Didier Morville ?*

Tiens, je ne savais pas que les parents de Joey Starr étaient Martiniquais. Sûrement parce qu'il était né à Saint-Denis, en région parisienne. Tout comme Nagui, d'ailleurs. Comment aurais-je pu deviner que l'un de mes animateurs télé préférés était égyptien de père et de mère, et même que l'un de ses grands-pères était d'origine grecque de surcroît ? Et Michel Drucker alors ! de père juif roumain et de mère autrichienne, je n'ai pas fini d'apprendre. Décidément, comme le dit si bien Dieudonné, la France est vraiment la terre d'exil par excellence. J'y ai aussi ma chance, à condition que je parvienne à m'y intégrer et que je montre ce que j'ai dans le ventre, comme disait mon prof d'éducation physique.

Maintenant Dieudonné est certain de l'effet que son discours porte sur nous. Comme pour se donner de l'importance, il se lève et, imitant un enseignant qui s'adresse à ses élèves, il se met à se déplacer devant chacun de nous tout en parlant :

- *Pour finir, pensez-vous que les Français pourraient se débarrasser de tous les demandeurs d'asile sans disparaître complètement de la scène du sport ? Que ce soit en tennis avec Yannick Noah il y a quelques années ou en football depuis que ce sport existe dans le pays, quels ont été les joueurs les plus prestigieux et qui ont le plus souvent ramené la coupe à Paris ? Ils sont trop nombreux pour que je les cite tous. Vous connaissez aussi bien que moi les footballeurs Kylian M'Bappé, Claude Makelele, Michel Platini, Marius Trésor ou encore Neymar et Zinedine Zidane...*

Pour la première fois depuis que Dieudonné a pris la parole, il est interrompu par un rire énorme. C'est Kemal qui s'esclaffe bruyamment, au point que je suis obligé de lui tapoter dans les côtes de peur qu'il ne s'étrangle. Une fois qu'il s'est calmé et a repris ses esprits, il nous raconte :

- *Excusez-moi, je n'ai pas pu me retenir. Je pensais à ma mère. Elle ne s'intéressait pas du tout au football mais chaque fois que l'équipe de France passait à la télévision, elle disait qu'elle avait l'impression que c'était la coupe d'Afrique qui se jouait au stade de France...*

Une fois passée l'hilarité générale provoquée par la réflexion de Kemal, Dieudonné est bien obligé de conclure :

- *Voilà, mes amis, tout ceci c'était pour vous dire que si vous avez la chance de finir votre long voyage en France, vous devrez vous investir dans les études, les formations et le métier que vous aurez choisi. Et surtout vous devrez veiller à chaque instant à vous bien conduire, être honnêtes et respectueux des lois de ce pays généreux qui vous tend les bras. Et aussi, peut-être surtout, avoir tout le temps présent à l'esprit que vous avez besoin de la France comme la France et son peuple ont besoin de vous.*

Pour un peu nous aurions pleuré de reconnaissance envers notre ami. Son petit discours d'un quart d'heure nous a éveillés et moralisés encore plus que ne l'auraient fait nos enseignants ou même nos propres parents. Le reste de la soirée, nous le passons à discuter autour des réfugiés célèbres, non plus seulement en France, mais partout à travers le monde. Jamais je n'avais encore évalué l'importance de cette catégorie de gens qui, partis loin de chez eux pur une raison ou pour une autre, souvent en fuyant la misère et les persécutions comme nous, ont pu aider au développement et à la prospérité des pays qui ont bien les recevoir et leur donner la chance d'évoluer dans leurs domaines. C'est le cas de gens comme les champions de karaté Bruce Lee et Jacky Chan, le physicien Albert Einstein, le psychanalyste Sigmund Freud ou même Charlie Chaplin, Barack Obama et Donald Trump. C'est finalement Jean-Marie qui a le dernier mot :

- *Ecoutez, les amis. Il est tard, on devrait dormir et nus reposer. Demain on a encore des dizaines de kilomètres à marcher dans le sable et sous le soleil. De toutes les façons, on ne fera jamais la liste complète des étrangers qui se sont rendus utiles sur la terre. Avez-vous pensé au Dalai-Lama, à Superman ou même à Jésus-Christ en personne ?*

-

Cette fois, c'est Kemal qui enfonce le clou :

- *Tiens, tout à coup ce désert me fait penser à une chose. Si on regarde bien, on ne peut pas dire que le Petit Prince de Saint-Exupéry était aussi un réfugié à sa façon ?*

Il en savait des choses, ce Dieudonné ! C'est vrai qu'il nous avait souvent dit que ses oncles étaient des grands intellectuels avec lesquels il discutait souvent et qui lui ont appris beaucoup sur le monde et dans tous les domaines scientifiques. Si les miliciens ne l'avaient pas enlevé pour en faire un enfant soldat, il serait à coup sûr un érudit.

Quelques jours après ce mémorable échange, nous nous étions réveillés un matin en constatant que notre ami Dieudonné n'était pas avec nous sous notre tente de fortune. Elle était faite de bouts de tissus ramassés ici et là. Nous devions la raccommoder très souvent pour éviter de mauvaises surprises comme le vent, le froid ou encore les serpents et les

scorpions. Nous avions pensé que Dieudo s'était levé le premier pour aller aux toilettes. Comme il ne revenait pas après plus d'une heure, nous nous étions inquiétés et étions allés à sa recherche. En vain ! C'est Alexandre qui avait découvert la feuille de cahier quadrillée sur laquelle Dieudonné nous avait laissé un message d'adieu :

- « *Mes chers amis ! Pardonnez-moi de vous avoir fait de la peine hier soir. Depuis que je vous connais, vous êtes les seules personnes qui avez été gentilles avec moi. Vous m'avez accueilli sans me connaître, vous vous êtes privés de nourriture quand j'avais faim, vous avez été pour moi la famille que j'ai perdue là-bas au pays. Vous m'avez donné le peu que vous aviez alors que vous n'étiez même pas sûrs de manger le lendemain. Vous m'avez tenu compagnie, réchauffé de vos rigolades et redonné confiance en moi et en l'avenir. Mais je me rends compte que je suis une charge et un boulet pour vous. Je n'ai pas le droit de vous faire souffrir encore plus que vous n'endurez. J'ai donc décidé de continuer mon chemin tout seul. Je vous promets que je prierai pour vous chaque soir avant de dormir, sûr et certain que nous nous retrouverons un jour dans de meilleures circonstances. Que le bonheur vous accompagne et que tous vos vœux se réalisent ».*

C'était sobrement signé : 'Dieudonné'.

Quant à Jean-Marie, comme il l'avait prédit, je l'ai retrouvé dans le camp de demandeurs d'asiles de Vintimille où il était arrivé une semaine avant moi. Pour être séparés à nouveau par les autorités françaises et italiennes. On l'avait mis de force dans un camion en direction de l'Italie profonde. Moi, ils avaient prévu de me confier aux autorités dès le lendemain. Une assistante sociale leur avait expliqué que comme je suis mineur, je ne devrais pas être expulsé sans avoir été entendu par les services de l'Office français pour la protection des réfugiés et des apatrides. C'est alors que je me suis enfui en sautant les murs du camp, une nuit sans lune. Ensuite j'ai marché des jours et surtout des nuits entières jusqu'à ce que je rencontre ce brave camionneur qui a bien voulu me prendre à son bord jusqu'à Paris, après avoir traversé la moitié de la France. C'est ainsi que je me suis retrouvé dans les rues de cette grande ville où je mettais les pieds pour la toute première fois de mon existence. Mais ça je l'ai déjà raconté.

Chapitre quatorze

« On ne peut pas courir et se gratter les fesses en même temps »

(Proverbe africain)

Voici trois mois que je vis dans ce quartier ! Trois mois de joie et de félicité. Douze semaines de bonheur complet. Quatre-vingt-dix jours de jeux, d'amusements et de distractions diverses. Mais aussi d'apprentissages et de nouvelles rencontres. Dans le quartier comme au lycée. Ah oui, c'est vrai que je n'ai pas encore parlé de mon école. Je suis certain que ce doit le plus beau lycée de la ville. Et même de beaucoup plus loin. Sandrine a essayé de m'expliquer que ce n'est pas un lycée comme les autres mais un centre de formation pour apprentis. Je n'ai pas compris où est la différence. Pour moi c'est un lycée, LE lycée, point barre. Peut-être le plus merveilleux établissement scolaire de toute la France, de toute l'Europe. En tout cas c'est comme ça que moi je le vois. Cela n'a pas dû être facile. Sandrine m'a expliqué comment elle avait fait. C'était une après-midi, je m'en souviendrai jusqu'à la fin de mes jours. Elle était venue s'asseoir à mes côtés sur le banc où je lisais une bande dessinée, au pied du marronnier :

- *Bouba, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.*

Je ne me souviens plus quelle a été ma réaction. Cela faisait si longtemps que je ne recevais pas de bonnes nouvelles que j'étais bien loin de m'imaginer ce qu'elle pouvait bien me dire. Elle ne m'avait pas laissé le temps de deviner et avait enchaîné tout de go :

- *Lundi prochain, tu vas à l'école. Nous sommes parvenus à te faire inscrire au Centre de formation pour apprentis. Tu as rendez-vous avec la directrice lundi prochain, tu lui diras toi-même le métier que tu veux apprendre.*

Je n'en revenais pas. En vérité, je savais, je pressentais au fond de moi que Françoise et surtout Sandrine allaient tout faire pour me faire inscrire. Mais de là à m'imaginer que ce serait aussi rapide, j'étais à des milliers de kilomètres d'y penser seulement. La voix me manquait. J'aurais voulu me jeter dans ses bras et pleurer toutes les larmes de mon cœur. Mais cela ne se fait pas. Mon père m'a toujours dit qu'un homme ne pleure pas, quelles que soient les circonstances. D'ailleurs elle ne m'en a pas laissé le temps. Elle a continué sur sa lancée :

- *Tu te doutes bien que ça n'a pas été facile. Je t'avoue que toute seule je n'y serais pas parvenue.*

Et de m'expliquer comment Françoise et elle-même avaient dû mobiliser tous leurs amis de l'association 'Réseau éducation sans frontières'. Celle-ci, m'explique-t-elle, rassemble des citoyens, des enseignants, des parents d'élèves, des éducateurs, des collectifs, des syndicats et des associations qui soutiennent et agissent pour la régularisation des élèves et parents sans-papiers... Ensuite, plusieurs membres de l'antenne de Resf de la ville Paris se sont partagé les tâches pour accélérer les démarches. Les uns se sont occupés des démarches administratives proprement dites, pendant que d'autres se chargeaient de rédiger et expédier les nombreux courriers adressés aux autorités de tous bords. Même les gars de Singa s'y sont mis. Singa pour moi, et pour beaucoup de gens si j'en crois tout ce que j'ai lu et entendu à son sujet, c'est la plus originale des associations françaises qui s'occupent le mieux de l'intégration des

personnes migrantes. Elle a été créée par trois jeunes confrontés aux problèmes de la migration. Presque sans moyens, sans subventions, ils ont agrandi leur équipe de bénévoles en quelques années. Ce qui a leur permis d'abattre en moins de cinq ans peut-être plus de travail que certaines associations géantes et millionnaires en un demi-siècle ou plus.

- *Le plus dur a été de les convaincre que tu étais effectivement mineur et que tu avais connu de sérieux problèmes qui t'empêchent de retourner dans ton pays. Mais là aussi, nous avons des médecins et des avocats qui ont su plaider en ta faveur. S'il leur était resté le moindre doute sur ton âge réel, tu serais déjà rapatrié depuis bien longtemps. Et les gars de Singa nous ont bien aidés.*

C'est quoi, Singa ? Je dois chercher sur Internet. En tout cas, je commence à comprendre la raison des visites médicales qu'on m'a fait passer, ainsi que des deux ou trois visites dans un cabinet d'avocat. Mais pourquoi donc ne m'a-t-on rien dit sur la cause et l'objectif de ces rendez-vous ? La réponse de Sandrine est claire :

- *Nous n'étions pas très sûrs de réussir. On a beau dire que la France est l'un des pays les plus accueillants d'Europe, la réalité est toute différente. Beaucoup pensent encore que les migrants viennent ici dans le but de prendre leur travail aux Français. On entend même à la radio et à la télévision des journalistes et des hommes politiques que moi je traite d'irresponsables. Ces donneurs de leçons veulent faire croire à qui les écoute que tous les migrants sont des terroristes, des voleurs et des dealers en puissance. Ce qui évidemment n'est pas vrai du tout. Bref, on n'a pas voulu te nourrir d'espoirs, tu aurais été trop déçu si nous avions échoué.*

Cela dit, elle me regarde à la dérobée, comme si elle essayait de lire ou même de deviner les sentiments qui se bousculaient en moi. Je détourne mon regard, je ne veux pas qu'elle voie les larmes de reconnaissance que j'ai de plus en plus de mal à contenir. Ce qui lui permet de conclure :

- *Il nous reste un combat à mener, mais cette fois c'est maman qui a choisi de s'en charger. Au niveau du Resf, il a été convenu que tu allais vivre à la maison chez nous durant la semaine. Les week-ends et pendant les vacances, tu devras les passer à tour de rôle dans l'une des trois familles qui se sont proposées de t'accueillir. Si je dis que c'est un combat à mener pour Françoise, ma mère, c'est que les enfants, tes amis, ont littéralement rué dans les brancards le jour où Etienne et Emile nous ont surprises en train d'en parler. Ils ne veulent pas en entendre parler. Pour eux tu dois rester à la maison et nulle part ailleurs. La plus drôle, c'est Marie qui a menacé de te convaincre de fuguer avec elle et de retourner vivre tous les deux dans le parc jusqu'à ce que tout le monde change d'avis.*

Cette fois j'ai du mal à en entendre plus. Une fois de plus, la question revient dans mon esprit, avec encore plus d'acuité que jamais : qu'est-ce que je pourrais bien faire pour mériter tant d'amour et de sollicitude ? Comment me comporter, quels miracles accomplir pour que ces gens ne regrettent jamais ce qu'ils ont fait pour moi ? Je me lève du banc et fais semblant de chercher quelque chose dans l'herbe. Mais Sandrine n'est pas dupe : elle a bien compris que je

m'arrange pour qu'elle ne voie pas que je pleure. De joie, d'émotion, d'impuissance, je ne sais pas trop. Je suis moi-même incapable de dire précisément ce que je ressens en ce moment. Elle se lève et se dirige vers la maison sans se retourner une seule fois. Pour ma part, je saute sur le vélo et vais 'faire un tour'. Il ne faut surtout pas que les enfants me voient. Je dois être dans un drôle d'état, entre la joie et le doute. En même temps je me demande si je dois me rouler dans l'herbe en criant mon bonheur ou plutôt m'enfermer dans ma chambre et remercier mes ancêtres comme je voyais les adultes le faire au village lorsque la récolte avait été bonne et la chasse fructueuse.

Chapitre quinze

« La langue qui fourche fait plus de mal que le pied qui trébuche » (Proverbe africain)

Je suis à Paris. Paris, mon rêve de toujours ! Paris la belle, Paris la merveilleuse, Paris l'Éternelle ! Bouba à Paris ! Qui plus est : Bouba à l'école en France ! Mes parents ont rêvé toute leur vie de m'envoyer à l'école française de la capitale de notre pays. De toute leur vie ils n'ont jamais réussi à réunir l'argent nécessaire. Si seulement ma mère et mon père pouvaient voir ma joie ! De quoi rendre jaloux tous mes frères et demi-frères, mes cousins, mes amis d'enfance. Jaloux et fiers en même temps ! Je n'ai jamais aimé ni même compris ce terme : demi-frère, demi-sœur. Comment peut-on être un demi-homme, la moitié d'une femme ? Ça existe, des hommes qui vivent après avoir été coupés en deux ? Chez moi, c'est moins compliqué : le fils de mon père est mon frère. La fille de ma mère est ma sœur. Peu importe que nous n'ayons pas les mêmes parents. Tout comme d'ailleurs tous les jeunes du village. Tu es plus âgé que moi, tu es mon grand-frère. Tu es née après moi : tu es ma petite-sœur. Même si on ne s'est jamais rencontrés. Même si je ne connais pas tes parents et que toi tu ignores où je suis né.

Il y a d'autres expressions que je ne comprends pas. Chaque fois que je vais acheter le journal de Françoise au tabac du coin, je tombe invariablement sur l'affiche à l'entrée : « *Il est interdit de vendre du tabac aux mineurs de moins de 18 ans* ». J'ai bien vérifié dans mon dictionnaire : 'mineur' c'est quelqu'un qui n'a pas atteint l'âge de la majorité. Or en France la majorité est atteinte à 18 ans. Alors pourquoi cette répétition 'Mineur de moins de 18 ans' ? J'entends aussi souvent, même à la radio, des expressions comme « quatre z'enfants ». Ne savent-ils donc pas que 'Quatre' ne se termine pas par un S ? Elle est quand même parfois drôle, la langue française ! Je ne parle pas de la mère de ta copine ou de la femme de ton père : tu l'appelleras ta 'belle-mère', même et surtout si elle est plus moche que les sept péchés capitaux. Mes cheveux se hérissent sur ma tête chaque fois - plusieurs fois par jour - quand je lis de monstrueuses fautes de français et d'orthographe sur le bandeau qui défile en bas du téléviseur, pendant le journal télévisé. Sans parler des monstruosité qui s'affichent sur les devantures des magasins et autres publicités dans les journaux et sur certains bâtiments publics ou commerciaux. Ah oui, je ne vais pas l'oublier celle-là. Depuis quelques mois, on nous répète qu'on doit garder une distance d'au moins un mètre entre chaque personne. Entre deux personnes aurait été plus logique non ?

Je n'oublierai jamais mon premier jour à l'école. Le lundi suivant le jour où Sandrine m'a annoncé la bonne nouvelle, je suis le premier arrivé au portail de l'école. Je ne suis pas venu seul, Françoise a tenu à m'accompagner. Dès l'arrivée vers sept heures et demie, la première chose qui m'a choqué, ce sont les inscriptions sur le mur. Des tags, comme on appelle ça ici. Il y en a de tous les genres, certains très jolis : des fleurs, des paysages, des animaux, magnifique. Et d'autres qui insultent les autorités et les traitent de racailles, d'esclavagistes ou de corrompus. Je comprendrais peut-être si cela se passait dans mon pays. Là-bas les chefs ne travaillent pas pour la population mais pour leur propre ventre et pour leurs familles. C'est ce que j'entends dans les manifestations de l'opposition. Un tag m'a carrément révolté. Il était inscrit en grandes lettres et en rouge sang sur le mur en face de l'entrée du lycée. « *Les poulets sont des porcs* ». J'ai dû le relire plusieurs fois pour m'assurer qu'il n'y avait pas de faute d'orthographe. Comment des volailles peuvent-elles être

comparées à des cochons ? C'est Françoise qui m'a expliqué : les poulets en langage courant, ce sont les policiers. C'est vrai que moi j'ai dû me cacher à leur approche, éviter au maximum de me trouver face à eux pendant très longtemps. J'étais alors dans l'illégalité : je n'avais pas de papiers. Je crois que je ne leur en aurais pas voulu s'ils m'avaient arrêté : ils n'auraient fait que leur travail. Désormais je n'aurai plus peur de personne : rien que mon cartable prouvera que je vais à l'école, que je ne suis pas un vaurien, un 'résident illégitime'. Cela me fait mal que certains jeunes insultent les policiers et les traitent de tous les noms d'oiseaux, c'est bien le cas de le dire. Moi je trouve qu'ils méritent le respect et la considération générale. Tout comme les pompiers d'ailleurs, qui risquent chaque jour leur vie pour sauver des gens en danger. Si j'en ai l'occasion, je souhaiterais bien être pompier. Ou policier.



C'est la première fois de ma vie que je me retrouve dans un bureau aussi beau. Des tas de jolis tableaux sur les murs, une moquette épaisse, l'immense baie vitrée s'ouvre sur un magnifique fleuri. Sur l'immense bureau, le drapeau tricolore de la France et celui de l'Union européenne encadrent une petite statue représentant une femme qui arbore une drôle de coiffure. Françoise m'expliquera plus tard que c'est Marianne, le symbole de la France. Je me promets intérieurement de chercher plus tard l'histoire de cette dame mystérieuse. Trois grandes tables meublent la salle, avec sur chacune d'elles une imprimante et un ordinateur. Et bien entendu tout le matériel qu'on retrouve dans tout bureau digne de ce nom. Derrière le bureau central, une dame respectable, très digne, et apparemment très gentille, nous souhaite la bienvenue. Elle nous prie de nous asseoir sur – ou plutôt dans – les deux fauteuils en cuir. Puis elle nous demande si elle peut nous servir quelque chose. Françoise opte pour un café sans sucre, moi une tisane chaude. Elle, je ne sais pas ce que contient sa tasse mais ça doit être très chaud car elle souffle dessus avant chaque gorgée. Enfin elle commence :

- Tu vas bien ma chère Françoise ? Cela fait bien longtemps qu'on ne s'est pas vues. La dernière fois je crois que c'était à la fête de l'Humanité, il y a trois ou quatre mois, non ?

Et sans lui laisser le temps de répondre, elle enchaîne :

- Ainsi donc voici le jeune homme dont tu m'as si bien parlé au téléphone ! Comment tu t'appelles déjà, mon petit gars ?

Moi non plus, elle ne me laisse pas répondre. Elle lit mon nom sur un papier posé sur sa table :

- Ah oui, suis-je bête ! Excuse-moi Boubacar, j'avais oublié que j'ai la recommandation de ton employeur ainsi que l'attestation de Resf. C'est même recommandé de t'appeler Boubacar, sans citer ton prénom et ton nom de famille. Il paraît que ça réveille en toi des souvenirs trop douloureux.

Cette fois c'est Françoise qui l'interrompt :

- *Il ne s'appelle pas Boubacar. Et il n'est pas musulman, il ne parle jamais de sa religion, je ne sais même pas s'il en a une. Et il déteste toutes sortes de discussions politiques ou religieuses. Ce sont ses amis qui l'ont surnommé Bouba, du nom d'un grand joueur de football et ce pseudonyme lui est resté. Parfois je me demande s'il se souvient lui-même de son vrai prénom.*

Bien sûr que je connais mon nom. Comment pourrais-je l'oublier ? Je n'aime pas en parler, c'est tout.

Les deux dames discutent ainsi pendant quelques minutes, sans s'occuper de moi. Comme si je n'étais pas dans la salle avec elles. Je commence à me demander ce que je fais là quand la porte s'ouvre derrière moi. Une troisième dame fait son entrée dans le bureau, crie un '*Bonjour Mme la directrice, bonjour Madame et Monsieur*', s'installe derrière à ma gauche près de la fenêtre et met en marche son ordinateur.

Ainsi la dame qui nous reçoit est la directrice du Centre de formation pour apprentis où je vais passer les trois prochaines années de ma vie. C'est dans cet établissement que je vais apprendre un métier qui va m'apprendre à devenir autonome, à me rendre utile, à montrer ma reconnaissance envers cette famille sans lesquels je ne serais probablement plus de ce monde. Qui sait ce qui me serait arrivé dans ce parc, 'mon' parc, si Sandrine et Françoise ne m'avaient pas recueilli chez elles ? Qui sait... Mes pensées et mes perspectives d'avenir sont interrompues par la directrice. Elle s'adresse à sa secrétaire, la dame brune qui vient d'entrer :

- *C'est bien, Alexandra. Maintenant que vous êtes là, nous pouvons commencer.*

Puis elle s'adresse à moi pour la première fois depuis qu'elle m'a offert ma tisane. Elle me remet un flyer sur lequel sont inscrits les formations dispensées au Cfa, en disant :

- *Alors dis-moi, mon cher Bouba. Quel métier voudrais-tu apprendre ?*

La question me prend un peu de court. Il y a quatre jours, quand Sandrine m'a annoncé que j'avais été inscrit dans une école, elle ne m'a pas précisé laquelle ni les filières qui y étaient enseignées. Françoise non plus d'ailleurs. Je ne savais même pas avant de le lire ce matin sur le mur à l'entrée que j'allais désormais fréquenter un centre de formation aux métiers. Sous le nom de l'école sont inscrites les six sections enseignées dans l'établissement : électricité, carrelage-mosaïque, chauffage, plomberie, maçonnerie, et peinture. Comme je n'ai pas le temps de trop réfléchir et que ces dames attendent ma décision, je réponds d'une seule traite :

- *Je ne sais pas très bien quoi vous répondre, Madame. Tous les métiers que vous enseignez ici me conviendraient parfaitement, ils sont tous très utiles et même indispensables à la société dans la vie de tous les jours.*

Dans mon pays, depuis que je suis tout petit, j'ai appris toutes sortes de boulots en aidant mes parents, mes oncles et mes cousins. Comme la plupart des jeunes de chez moi, je suis un parfait bricoleur. Je sais aussi bien réparer une voiture que rétablir l'électricité ou déboucher une baignoire. Mais comme on m'a posé une question précise, je réponds :

- *Selon mon patron, le métier de la peinture me conviendrait parfaitement. Ou alors le carrelage.*

A ma gauche, la secrétaire note rapidement tout ce que je dis sur le clavier de son ordinateur. Jamais je n'ai vu personne taper aussi vite. Et sans regarder le clavier, en plus. Respect ! Je continue :

- *Si donc vous avez encore une place en peinture, ce sera parfait pour moi. Sinon, je prends le carrelage comme deuxième choix.*

Cette fois c'est Françoise qui intervient :

- *Cela fait quelque temps que je connais Bouba et que je l'ai vu à l'œuvre. C'est vrai ce qu'il dit là, il peut tout faire de ses doigts. Sans qu'il s'en doute et sans que personne ne le lui demande, il a taillé les rosiers, débouché la baignoire des enfants et remis en marche la tondeuse qui ne fonctionnait plus depuis plusieurs mois. Plusieurs voisins m'ont même dit qu'il les avait aidés à plusieurs reprises à toutes sortes de travaux de bricolage.*

Où donc veut-elle en venir ? Avant que la directrice ne lui fasse la moindre remarque sur la longueur de son discours, elle se tourne vers moi et conclut :

- *Tu sais mon petit Bouba, si j'étais à ta place, je choiserais aussi le carrelage ou la peinture. Non seulement tu ne seras jamais au chômage, mais en plus tu gagneras bien ta vie.*

Elle me fait un clin d'œil et continue :

- *Et en plus tu ne devras pas tout le temps travailler à l'extérieur, sous le soleil de l'été ou dans la neige de l'hiver.*

Qu'est-ce qu'elle est convaincante ! Je n'ai rien à ajouter, ma décision est prise et je le dis à la directrice :

- *Je crois que madame Françoise a bien résumé ma pensée. Je choisis donc la formation en carrelage. C'est un métier qui m'a toujours fasciné et que je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre, contrairement à tous les autres.*

Un quart d'heure plus tard, je ressorts du bureau de la directrice fier comme un paon. Ou comme Artaban, c'est ce qu'on dit dans les livres. Françoise marche à mes côtés, très contente aussi. J'ai envie de crier ma joie et ma satisfaction à la face du monde entier. Encore un peu je me serais mis à faire des saltos sur le béton de la cour de récréation, à chanter à tue-tête ou encore à embrasser sur la joue toutes les personnes qui passent autour de moi. Je serre sous mon bras gauche la chemise verte plastifiée que m'a remis la secrétaire. Il y a dedans ma carte d'élève, une attestation d'inscription, la carte de la cantine toute neuve. J'ai même une liste des fournitures scolaires et autres outillages à acheter et un document que je dois présenter à la Ratp pour obtenir un passe Navigo. Et d'autres documents que je regarderai plus tard à la maison. Tout d'un coup, comme par magie, je n'ai plus peur des policiers ni de personne. Je n'aurai plus jamais à me cacher. Je n'ai pas encore tous mes papiers administratifs mais je m'en moque. Si quelqu'un me demande mes papiers dans la rue, désormais je lui répondrai fièrement : *'Je ne les ai pas encore mais je vais à l'école ! je ne suis pas un sdf, un vaurien ou un sans-papiers'*. Papa, maman, si vous pouviez voir la joie de votre fils ! Ouh là là ! Qu'est-ce que je suis heureux !

Chapitre seize

« On n'est pas orphelin d'avoir perdu ses parents mais d'avoir perdu l'espoir et la volonté ». (Proverbe africain)

Ce matin il fait un soleil radieux, comme d'ailleurs tous les matins depuis que je vais à l'école. Pourtant on m'avait dit que le mois de mars est encore très froid. Il faut croire que, comme dit Françoise, il n'y a plus de saisons. D'après elle et beaucoup d'autres personnes, l'hiver a été moins rude que d'habitude en cette période de l'année. Une seule fois j'ai vu la neige, j'ai été un peu déçu. Dans mon pays on ne connaît pas la neige. On n'a même pas de saisons, comme ici. Il n'y a que la saison sèche qui dure neuf mois et la saison des pluies qui prend les trois mois restants. Eté, hiver, automne, printemps, on ne connaît pas. Sandrine m'a dit pour me consoler que je devais plutôt me réjouir de ne pas aller à l'école à vélo, à cause de la neige et du froid. Mais moi je voulais voir la neige. Bon on n'y peut rien, ce sera pour une prochaine fois.

Nous nous réunissons dans l'ancienne bibliothèque que madame la directrice a mise à notre disposition. Nous avons formé une sorte de club d'élèves qui essaient de 'sortir des sentiers battus' comme dit notre mentor Guillaume, le prof de math de la première année. Il a de drôles d'expressions, Guillaume. Je me demande où il va les chercher. Souvent il dit qu'on doit 'être à cheval sur la discipline'. Comment peut-être chevaucher une notion abstraite ? Passons ! On le considère un peu comme notre grand-frère. C'est vrai qu'il n'a que vingt-cinq ans. L'élève le plus âgé de notre club, c'est Paulin. Il a dix-sept ans, et il est en deuxième année d'électricité.

Notre club a été créé par hasard. Tout a commencé au retour des vacances de Noël, c'est-à-dire juste une semaine après mon inscription. A cause de Paulin, justement ! Ou grâce à Paulin, je ne sais pas quel terme exact je devrais employer. Depuis que j'étais venu dans la classe, il ne ratait aucune occasion de me provoquer. Il m'insultait, me traitait de sale nègre, de macaque et de bougnoule. Comme je ne lui répondais jamais, un jour il a poussé le bouchon un peu trop loin. Il était midi, on sortait de l'école pour rentrer à la maison. Depuis l'heure de la récré, je me doutais bien que quelque chose clochait, sans pouvoir identifier exactement ce que c'était. Mais là, j'ai senti quelque chose dans mon dos. Je me suis contorsionné et j'ai compris la cause de mon malaise : un papier était collé à ma chemise, à l'aide d'un bout de scotch. Un grand papier format A4, avec la photo d'un chimpanzé détachée dans un magazine. Pendant plusieurs secondes j'ai fixé l'illustration, incrédule. J'essayais en vain de comprendre par quelle magie ce poster improvisé avait bien pu atterrir dans mon dos. Paulin s'est alors avancé vers moi, menaçant, ses deux poings serrés dans les poches de sa salopette. Il s'est arrêté à un mètre de moi, campé sur ses deux jambes

bancales, me regardant droit dans les yeux. Il a prononcé les seuls mots qui ont jamais pu me faire sortir de ma réserve :

- *Alors, Négro ! Tu es content de revoir la photo de ton frère ? Ton idiot de mère ne t'a jamais dit que tu avais un frère jumeau ?*

Je n'ai pas pu en entendre davantage. D'un coup d'un seul, le souvenir de mes parents morts m'est revenu à la mémoire. Ma brave mère, une idiote ? Mon petit-frère, mes grands-frères, toute ma famille décimée par les jihadistes a défilé dans mes souvenirs.

C'était comme si en quelques secondes je repassais le film de mes dernières années, l'enterrement de mes parents auquel je n'ai pas pu assister, mon village entièrement incendié, tous mes amis capturés et amenés dans la forêt, mes sœurs et mes cousines qui doivent servir d'esclaves sexuelles depuis plusieurs années. Je me suis retrouvé dans le désert avec mes amis dont j'ignore s'ils sont toujours en vie. Je me suis revu grelottant sous le froid la nuit et suffoquant sous les rayons du soleil ardent au long de la journée. L'instant d'après, j'ai revu Dieudonné qui nous faisait ses adieux sur une feuille de papier. Ainsi que tous les autres dont je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Sûrement vendus sur le marché aux esclaves quelque part en Libye. En quelques instants j'ai revécu les scènes de naufrages qui ont emporté sous les flots des dizaines et des dizaines de mes compagnons d'infortune lors de mes trois tentatives de traversé de la Méditerranée.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Sans que je m'en rende compte, sans l'avoir vraiment décidé, je me suis retrouvé couché par terre, tenant Paulin par la taille. Il gigotait, essayant de se dégager mais je le tenais de mes deux bras. S'il n'avait pas été plus fort et plus imposant que moi, je crois bien que je lui aurais cassé les côtes. On me dira plus tard qu'à ce moment-là mes yeux ressemblaient à ceux d'un fauve furieux et assoiffé de sang. Je fulminais de rage, j'étais capable de tuer. Il a fallu le concours de plusieurs gars pour me faire lâcher prise. On me dira plus tard que de sa fenêtre madame la directrice criait au calme, je ne l'ai pas entendue. Plus rien ne comptait pour moi que de laver cet affront, ces multiples humiliations que Paulin m'avait fait subir depuis que j'avais commencé mes études au Cfa. Finalement, c'est Guillaume, le prof de maths, qui nous a séparés. Je m'étais relevé, et j'avais pris le bras de Paulin pour l'aider à se remettre sur ses jambes. Pas rancunier pour un sou, je l'avais légèrement attiré à l'écart et lui avais dit :

- *Ne fais plus jamais ça. Tu sais, je n'ai pas choisi d'être noir, comme toi tu n'as pas décidé d'être blanc. Regarde autour de toi, il y a des filles blondes, des brunes et des rousses. Et même certaines qui ont des cheveux châtons ou auburn. Pourrais-tu me dire laquelle est la meilleure ou la plus intelligente, rien qu'en regardant la couleur de ses cheveux ?*

Apparemment, il ne savait pas trouver une réponse à la question. J'ai alors constaté qu'un grand groupe d'élèves avait fait cercle autour de nous deux. Ils écoutaient attentivement ce que je disais, approuvant par des hochements de tête et des regards appuyés. Ce qui m'a permis de poursuivre :

- *C'est pareil pour toutes les haines et les animosités qu'on nous met dans la tête. Il existe des gens qui ont intérêt à séparer les gens, à diviser pour mieux régner comme on dit. Une personne intelligente ne devrait pas croire en ces balivernes sans queue ni tête. Il n'existe pas de race inférieure et une autre inférieure.*

Mon ami n'en revenait pas. Pas plus d'ailleurs que tous ceux qui nous entouraient. J'en profitait pour enfoncer le clou, m'adressant à eux tous tout en faisant semblant de parler au seul Paulin :

- *Ces gens-là ne vous diront jamais que des Noirs ont énormément participé au développement du monde. Savais-tu par exemple que l'ascenseur, l'aspirateur ou encore de nombreux dispositifs utilisés dans les chemins de fer, l'agro-alimentaire ou même le domaine de la beauté et des cosmétiques ont été inventés par des Noirs, parmi lesquels des femmes ?*

Tout autour de Paulin et moi, le cercle s'étend de plus en plus. Tous m'écoutent attentivement et échangent des regards complices. C'est alors que je me rends compte que Guillaume se tient aussi dans la foule, ainsi que deux ou trois autres enseignants. Personne n'ose m'interrompre. Certains ont même sorti leurs petits carnets et notent dedans ce que je dis. Ce qui me donne une idée :

- *Vous pouvez vérifier tout ce que je vous dis tout de suite dans vos smartphones ou chez vous dans vos ordinateurs. Il suffit de taper sur Google « Top 10 des inventeurs noirs ». Vous serez convaincus que je n'invente rien. Et si vous cherchez encore plus, vous découvrirez même une chose dont on ne parle jamais, c'est que les grands pharaons bâtisseurs des pyramides d'Égypte, Ramsès II ou encore Chéops, étaient des Noirs. C'est comme ça que j'ai appris tout ce que je vous dis.*

A ce moment-là, quelqu'un me tire par la manche de ma salopette. Comme je me retourne, Claudette, ma voisine de table en classe, me désigne la fenêtre du bureau de madame la directrice, à l'étage, de l'autre côté de la cour. A l'aide de son index replié, celle-ci nous fait signe, à Paulin et à moi, de monter la rejoindre. Curieusement, Guillaume le prof de maths nous emboîte le pas. Dans le couloir, à l'abri de toute oreille indiscrete, il nous dit de le laisser parler. Sans nous inviter à nous asseoir, madame la directrice commence à nous sermonner sur notre comportement inadmissible mais Guillaume lui coupe la parole :

- *Ce n'est pas ce que vous croyez, Madame la Directrice. Depuis quelque temps je suis au courant que certains élèves, dont Paulin ici présent, ont tout essayé pour que Bouba leur apprenne le Kabobo. C'est une technique de lutte ancestrale pratiquée par les jeunes dans son pays. Comme Bouba a toujours refusé, ils ont monté cette farce pour le voir en action...*

Quel fieffé menteur, ce Guillaume ! Il me semble que madame la directrice ne croit pas un mot de sa plaidoirie. N'empêche qu'elle nous laisse partir après nous avoir fait

promettre de ne plus jamais perturber l'ordre de l'établissement pendant les heures de classe. Comme nous allons sortir, elle me retient :

- *Dites-moi, Monsieur Bouba, consentiriez-vous à enseigner ce sport à vos amis, sous la supervision du professeur d'éducation physique et sportive ?*

J'ai bien du mal à lui faire comprendre que j'ai fait à mon père une promesse que je tiens à respecter jusqu'à mon dernier souffle. Le Kabobo est un sport très dangereux, un mélange de lutte libre et de lutte gréco-romaine auquel sont venus s'ajouter au fil des siècles des notions de judo, de karaté et même du full-contact et du close combat, les techniques de base des Marines et des Rangers américains. Chez nous on l'apprend aux garçons lors de leur initiation afin qu'ils soient capables de protéger les plus vulnérables comme les vieilles personnes et les enfants. C'est pour cela qu'on ne l'enseigne pas aux enfants et aux irresponsables, par peur d'accidents ou d'autres dégâts. Quelqu'un qui a appris le Kabobo doit parfaitement maîtriser ses réflexes et ses impulsions. Il doit constamment avoir en tête qu'il peut tuer facilement. Voilà pourquoi je ne me pardonnerais jamais si un jeune à qui j'aurais appris ce sport se rendait coupable, volontairement ou par accident, d'un incident tragique. Madame la directrice me comprend parfaitement et nous laisse partir. C'est depuis ce jour-là que les jeunes de notre Cfa m'ont définitivement adopté, qu'on ne parle plus de racisme ou de xénophobie. Même Chang, le jeune Chinois qui ne se mêlait jamais à aucun groupe et qui se tenait toujours à l'écart, se sentant écarté et snobé, est devenu un membre actif de nos conversations et de nos sorties. Personne ne se serait jamais douté que c'était un véritable troubadour, un boute-en-train qui avait mille et un tours dans son sac, tous plus rigolos et plus hilarants les uns que les autres. C'est aussi à partir de cet événement que notre club a commencé à se créer, sans que nous l'ayons formellement décidé. Mais surtout c'est à partir de notre bagarre que Paulin est devenu mon meilleur ami, que je le considère réellement comme un frère avec ses quatre-vingt-douze kilos et son mètre soixante-dix-neuf. Curieusement, depuis ce jour-là aussi, Guillaume ne nous quitte quasiment plus d'un pas. Il n'est plus simplement pour nous un prof de maths. Il est devenu au fil du temps notre véritable grand-frère, notre conseiller, notre chargé des relations publiques, notre intendant. Et surtout, ce qui a son importance, notre avocat auprès de madame la directrice. C'est désormais lui qui se charge spontanément de nous défendre chaque fois – et ce n'est pas rare – où l'un de nous, ou même parfois le club tout entier, commet une bêtise. Après tout nous ne sommes que des adolescents comme les autres non ?

Chapitre dix-sept

« **Le malheur a un avantage : il vous fait rencontrer vos amis** » (Proverbe africain)

- *Dis Déo, la Castafiore m'a dit que tu broies les os quand tu manges de la viande. C'est vrai ?*

Celui qui pose la question, c'est Muhammad, le plus jeune du groupe, un jeune Algérien. Son papa, le vieux Abdallah, est l'imam de la mosquée du quartier. C'est lui qui nous a fait comprendre que ceux qu'on n'appelle les Islamistes ne sont même pas des vrais musulmans. Un jour il nous a lu des passages du Coran, le livre saint de l'Islam. Il est écrit dedans à plusieurs reprises qu'Allah, comme ils appellent Dieu, et son envoyé le prophète Mahomet, recommandent à tous les hommes et toutes les femmes de la terre de s'aimer comme des frères et des sœurs. Je me souviens que ce jour-là le père de Muhammad nous a dit que pour lui tous ces gens qui tuent et massacrent au nom d'Allah, leur place c'est en enfer.

Et la Castafiore, c'est le surnom que les amis ont donné à Adeline, une jolie petite blonde de quatorze ans. Elle chante tout le temps, tout ce qui lui passe par la tête. Adeline est à elle seule la gaieté, la joie de vivre personnalisée. D'abord éberlué par la question de Muhammad, je ne sais que répondre. D'abord ce sujet n'était pas à l'ordre du jour de notre rencontre de ce samedi. Puis je comprends très vite que ces cabochards m'ont tendu un piège. Ce qui me met la puce à l'oreille, c'est le clin d'œil de Guillaume à Adeline. Celle-ci sort de son sac à main une barquette qu'elle pose sur la table devant moi, en me faisant signe de l'ouvrir. Ce que je fais en me doutant bien qu'il y a un piège quelque part. La barquette est à moitié pleine de morceaux de viande cuite de toutes sortes d'animaux. Du bœuf, une aile de poulet, une cuisse de lapin grillée et une autre de grenouille. Et même une tête de poisson, pour combler le tout. Je crois que je commence à comprendre où ils veulent en venir. Ce qui ne m'empêche pas de demander à Guillaume :

- *Que signifie cette comédie ? C'est quoi cette blague ?*

D'abord gêné, celui que nous appelons le 'grand-frère' m'explique posément :

- *C'est Adeline qui a dit à ses amis qu'elle t'avait vu broyer des os chez elle, un jour où ses parents t'ont invité à partager leur repas. Cela les a tous tellement intrigués qu'ils m'en ont parlé. On a alors convenu de vérifier par nous-mêmes si la Castafiore ne racontait pas des salades. D'où cette mise en scène. Je te jure que ce n'est pas mon idée...*

Inutile de le laisser parler davantage, j'ai tout compris. C'était le jour où j'avais aidé le père d'Adeline à réparer son vieux Solex qui n'avait pas roulé depuis des lustres. D'ailleurs, Nicolas, le petit-frère de Paulin, prend la relève :

- *Tous ensemble, nous avons décidé qu'aujourd'hui chacun de nous va apporter un os. Ainsi on verra de nos yeux si la Castafiore nous a menti ou non.*

Et Paulin rajoute :

- *Il y en a qui ont subtilisé des morceaux de viande au cours du repas chez eux, sans rien expliquer à leurs parents. D'autres comme Nicolas se sont carrément passés de viande à la cantine ce midi. Je ne parle pas du grand-frère Guillaume : la cuisse de lapin que tu as devant toi, c'est lui qui l'a achetée chez Franprix et faite griller à la cuisine du lycée !*

Ah, les petits malins ! Ah, les sales conspirateurs ! Je dois reconnaître qu'ils m'ont bien eu !

Sans perdre de temps, et surtout pour ne pas les décevoir, je me dirige vers les toilettes, me lave les mains au lavabo, reviens dans la salle et attaque mon amas de reliques animales tout en expliquant :

- *Vous savez les amis, si vous voulez des dents solides et bien blanches, il faut manger les os. Qui d'entre vous a déjà vu un chien ou un chat chez le dentiste ? Personne n'est-ce pas ? Et vous savez pourquoi les animaux carnivores ne vont pas chez le dentiste ? C'est parce qu'ils ont des dents solides. Les os, tout comme le lait, contiennent du calcium, l'élément qui rend les os et les dents solides.*

Et pour étayer mes affirmations, je conclus :

- *Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à demander à tous les dentistes que vous connaissez combien ils ont de clients africains !*

Je vois que ma leçon porte ses fruits. Tous les amis, même le grand-frère Guillaume, sont suspendus à mes lèvres. On croirait que la terre s'est arrêtée de tourner ou qu'un ange est en train de passer, comme on dit. Ils se regardent entre eux comme pour se convaincre mutuellement que j'ai raison et qu'ils devraient suivre mon exemple. Mais je ne m'arrête pas là et poursuis :

- *Vous savez, moi je n'ai jamais été chez un dentiste, ni mes parents et mes frères, ni aucun de mes amis. D'ailleurs dans mon pays il n'y a pas de dentistes, juste un seul dans une ville éloignée. Ceux qui vont le voir paient très cher ses consultations. Ce sont justement les gens riches qui trouvent que c'est ridicule de broyer des os. Nous en Afrique on n'en a pas besoin. Et d'abord la population est trop pauvre pour se faire soigner chez un dentiste ou un autre spécialiste..*

Chapitre dix-huit

« Il n'est pas bête d'être bon, mais il est bête de penser que celui qui est bon est bête » (Proverbe africain)

Silence total ! C'est comme si tous se taisaient pour méditer à ce que je viens de leur apprendre. Finalement, Guillaume le prof-de-math se décide à parler :

- *Bouba, tu veux bien maintenant entamer l'ordre du jour de notre rencontre d'aujourd'hui ?*

Je ne me fais pas prier et amorce tout de suite :

- *Mes amis, j'ai beaucoup réfléchi avant de décider de vous dire une chose qui me tient vraiment à cœur. Je vais essayer de ne pas être trop long. Voyez-vous, je ne connais pas très bien l'histoire de France, en tout cas pas aussi bien que vous. Je n'en ai appris que quelques bribes à l'école et dans des livres et des magazines. Mais si vous vous rappelez bien, il y a eu à différentes périodes des jeunes, réels ou légendaires, qui ont montré l'exemple et fait des choses exceptionnelles. Ou encore les centaines, les milliers de jeunes Français qui ont donné leur vie pour défendre leur peuple et leur patrie contre les envahisseurs de tous bords pendant les années et les siècles. Je ne vais pas faire un cours d'histoire. Je veux dire que si vous êtes d'accord, on peut s'inspirer de ces quelques exemples du passé pour réveiller les jeunes et essayer de changer certaines mentalités...*

Un nouvel examen circulaire dans la salle me convainc que mon discours est suivi avec la plus grande attention. Il est temps de résumer et de conclure :

- *Ce que je voudrais vous proposer, c'est que nous formions un groupe de jeunes exemplaires qui vont servir de modèle à la jeunesse de notre arrondissement par des actes concrets. Cela peut devenir une façon d'aider les adultes, les élus et les hommes politiques. Non pas par des discours comme nous entendons souvent mais par des actions concrètes. Si on est organisés, je suis convaincu qu'on peut faire beaucoup de choses qui inspireront d'autres jeunes.*

Petit à petit, l'idée fait son petit bonhomme de chemin dans la tête de tous mes camarades. Des discussions aussi enflammées que spontanées se mettent en place. Des petits groupes sont créés, chargés chacun d'un domaine précis de notre future 'organisation'. Certains ont préféré rester se réunir dans la salle. D'autres se sont disséminés dans des salles de classe, la salle de sports ou même carrément sous les arbres de la cour de récré. Je ne savais pas qu'on était si nombreux. Grâce à la supervision de Guillaume, tout se passe dans le calme et la bonne humeur, ponctués par ci par là de blagues et d'anecdotes. Vers dix-sept heures et demie, comme il commence à se faire tard, Guillaume réunit tout le monde dans la grande salle.

Le premier à prendre la parole au nom de son groupe de réflexion, c'est Kevin, un gars costaud de troisième année électricité. Il va droit au but :

- *Vous avez vu tous les livres et les encyclopédies qu'il y a dans notre CDI ? Et les centaines d'autres qu'on peut trouver et lire gratuitement chez nous, dans tous les centres culturels de la ville, à l'Office du tourisme, partout ? Dans notre groupe on n'a pas trouvé normal que nous passions notre temps le nez plongé dans nos smartphones à regarder des choses inutiles. Vous ne trouvez pas que si on réfléchit bien on peut s'organiser de façon à créer notre club qui va remporter tous les grands prix de jeux télévisés ?*

Devant l'incrédulité visible sur tous les visages, à commencer par le mien certainement, il explique :

- *Écoutez-moi un peu ! On forme un club, on demande des conseils à nos parents et à nos profs, on s'entraîne selon un programme qu'on s'est établi et on remporte tous jeux télévisés et de la radio. Il existe aussi toutes sortes de concours dans les magazines par exemple, des associations etc. Au bout du compte, non seulement tous les jeunes de France voudront créer leurs clubs de culture générale pour nous concurrencer, de sorte qu'ils s'adonneront moins au vagabondage, à la paresse et aux petits délits. Mais aussi, avec l'argent et les autres prix que nous remporterons, nous pourrons offrir des divertissements à nos vieux dans les maisons de retraite, organiser des excursions pour les enfants, acheter des cadeaux d'anniversaire à des personnes démunies ou encore permettre à des Sdf de passer la nuit au chaud après un bon petit repas chaud...*

Inutile de dire l'enthousiasme, l'engouement que l'idée de Kevin provoque chez tous les amis. Vient le tour de la mignonne petite Mado aux cheveux roux bouclés :

- *Nous dans notre groupe, on s'est plutôt penchés sur les méfaits du tabac et de la drogue en général. Si les jeunes ne s'y mettent pas, il n'y aura jamais de solution au problème du tabagisme. Nos politiciens se contentent d'imposer des images dégueulasses sur les paquets de cigarettes et d'augmenter les prix chaque année. S'ils voulaient vraiment mettre fin à ce fléau, il suffirait qu'ils ferment les usines. Mais comme ce sont les mêmes fabricants de ces poisons qui touchent les taxes, la situation ne changera jamais.*

Tout le monde approuve, à commencer par Guillaume qui a sorti de sa poche un petit carnet dans lequel il prend des notes. Et Mado continue :

- *Nous ne savons pas comment on pourrait faire mais je pense que si nous demandions une rubrique dans les radios et les télévisions de notre région, on pourrait bien trouver un moyen de combattre ce fléau. Je ne sais pas moi. A nous de trouver des stratégies plus efficaces que celles qui existent et qui n'ont jamais servi à rien. J'ai pitié de mon père quand je le vois tousser en fumant. Et mon oncle que j'adorais est mort du cancer parce qu'il fumait. Les adultes n'arrêtent pas de nous donner des conseils sans les appliquer eux-mêmes. Peut-être que pour une fois on nous écouterà.*

Mado se tait, fait du regard le tour de la salle pour jauger l'impact de sa proposition et conclue :

- *Nous avons même trouvé deux devises pour lutter contre le tabagisme : « Fume, tu te consumes » et « Le tabac t'abat ».*

Génial ! Qui dirait mieux ? C'est le tour de Léopoldine, qui insiste pour avoir la parole, en un discours plutôt cru et direct :

- *J'ai toujours été exaspérée quand je vais en vacances chez ma tante à Villejuif et que je vois des contrôleurs qui verbalisent les gens qui n'ont pas leur ticket de métro ou de bus. C'est ainsi que j'ai convaincu les amis de mon groupe de chercher un moyen tout simple pour que les flics et tous les fonctionnaires en uniforme nous laissent en paix.*

Là tout le monde est encore plus intéressé. Comment empêcher les policiers et les agents de l'Etat de faire leur travail ? On se regarde, certains sourient en coin, dubitatifs. Puis d'un signe de la tête Guillaume encourage Léopoldine à continuer :

- *On croit avoir trouvé une solution toute simple : nous allons nous montrer exemplaires dans tous les domaines de notre vie et on ne les verra plus jamais, ils iront se pavaner ailleurs et nous ne les aurons plus jamais dans nos baskets.*

Comme nous ne comprenons pas, elle clarifie, légèrement énervée :

- *Mais pourquoi vous me regardez tous avec ces yeux de poissons morts ? Réfléchissez un peu, que diable ! Qu'est-ce que les flics viendront faire ici si nous ne nous droguons pas ? Et les contrôleurs, ils sauront bien vite que dans notre contrée tous les jeunes paient systématiquement leurs tickets de bus et de métro. On ne se fera même plus contrôler à l'entrée du cinéma ou du théâtre, on aura enfin la paix.*

Indéniable ! Original ! Et les idées foisonnent et s'accumulent ainsi, plus saugrenues et plus inattendues les unes que les autres. Au point qu'à la fin de notre rencontre, vers les dix-huit heures - nous ne nous attendions pas à nous réunir plus d'une heure ou deux à tout casser - nous avons mis au point non pas un programme mais deux, trois, plusieurs programmes capables de rendre jaloux les plus grands idéalistes.

Après vingt nouvelles minutes d'échanges et de discussions, nous avons même fini par nous mettre d'accord sur le nom de notre groupe. Mais ce n'est pas cela le plus important. L'urgence est de consolider le groupe, de nous fixer des objectifs clairs et une ligne de conduite et à respecter. Comme s'il avait la même idée que moi eu même moment, Guillaume met fin à la rencontre en disant :

- *Bravo, les amis ! Tout cela est magnifique. Vous avez tout mon soutien. Je tiens à vous dire une chose : il y a quelques jours nous avons parlé de votre groupe en réunion des profs. Madame la directrice et l'ensemble du corps professoral m'ont demandé de vous dire qu'ils sont tous de cœur avec vous et s'engagent à vous aider tant qu'ils peuvent pour vous aider à atteindre vos objectifs.*

Des applaudissements frénétiques accueillent cette déclaration aussi fantastique qu'inattendue. Certains se jettent dans les bras des gars et des filles qui sont à leurs côtés. D'autres ont du mal à cacher la petite larme de bonheur et d'émotion qui perle aux coins de leurs yeux. Et Guillaume de conclure :

- *Mais il me semble que vous avez oublié une seule petite chose : un programme aussi ambitieux ne peut pas fonctionner sans argent. Et d'ailleurs rien dans ce monde ne se fait sans argent. Ce n'est pas pour rien qu'un adage dit que l'argent c'est le nerf de la guerre. Or vous venez là de lancer une véritable guerre contre le tabac et les drogues, contre les policiers et les contrôleurs des transports publics. Vous êtes-vous demandé où vous allez trouver l'argent nécessaire à tous vos plans d'action que vous venez d'exposer ici ?*

Apparemment personne ne s'était posé cette question incontournable. On se regarde. Certains semblent même se décourager. En effet aucun d'entre nous ne travaille. Tous, à part moi, vivent et dépendent de leurs parents et ne perçoivent qu'un léger argent de poche. Je me demande si Guillaume avait déjà pensé à la question ou bien s'il en a discuté avec les autres professeurs, ou même madame la directrice. En tout cas il résume séance le fond de sa pensée :

- *Si tout le monde est d'accord, on peut trouver une solution toute simple. Vous êtes ici une cinquantaine et je suis presque certain que d'autres vont venir agrandir votre groupe une fois que vos projets seront connus. Et vous êtes tous des apprentis d'un centre de formation aux métiers. Ce que je pourrais vous proposer à ce stade, c'est de vous regrouper en petits comités selon les filières. Les électriciens ensemble, les plombiers, les peintres, les maçons, de même que les chauffagistes et ceux qui apprennent le carrelage. Ainsi vous pourrez vous cotiser et chacun s'engagera à verser chaque mois un petit peu de son salaire dans la caisse. Vous vous constituerez ainsi une caisse qui pourra vous aider à atteindre vos objectifs. En même temps vous en profiterez pour mettre en pratique ce que vous aurez appris en classe.*

Après un moment de silence, comme pour donner toute son importance à sa conclusion, Guillaume annonce :

- *Madame la directrice et l'ensemble du corps enseignant et administratif m'ont chargé de vous dire qu'ils sont tous de cœur avec vous. Je n'ai pas encore l'autorisation de vous dire ce qu'ils prévoient pour vous aider mais vous pouvez me croire, ils ne vous abandonneront pas.*

Tout le monde approuve l'idée. Nous levons la séance sur le coup de dix-huit heures, en nous promettant de nous retrouver le samedi prochain pour la suite de nos aventures. J'ai à peine fait quelques dizaines de mètres sur mon vélo que je me rends compte qu'un autre vélo me suit. Tout de suite je reconnais le jeune homme qui chevauche l'engin. Tiens, je ne m'en étais pas rendu compte auparavant. Après la pause de tout à l'heure, je me disais bien que quelque chose avait changé dans la salle. Ce n'est que maintenant que je me souviens, tout d'un coup, que Chang, le jeune Chinois qui était tout seul dans le coin de la salle, accoudé au piano à queue, s'était mêlé aux autres. Il participait même activement à tous les débats, riait le plus fort et acclamait à chaque nouvelle proposition. Ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Arrivé à ma hauteur, tout en pédalant à mes côtés, il me confie :

- *Tu sais Bouba, grâce à toi je n'oublierai jamais cette journée. Cela fait trois ans que je vis dans ce quartier. Je crois bien que mes parents, ma sœur et moi sommes la seule famille d'origine orientale à des kilomètres à la ronde. Eh bien, j'ai toujours eu l'impression que les autres me boudent et s'éloignent dès que j'approche. Même au centre de formation, je suis toujours tout seul, personne ne m'invite à leurs jeux. Très peu répondent quand je les salue dans la rue ou la cour de récré. Aujourd'hui je me demande si ce n'est pas moi qui me faisais des idées. J'ai l'impression que tous les amis me regardent autrement. Comme s'ils me disaient sans prononcer de phrases : « Tout cela est passé, Chang ! Viens avec nous, serrons-nous la main et tous ensemble donnons ce que nous pouvons pour notre chère France » ... Tout ça, je crois que c'est à toi que je le dois. Merci Bouba !*

Qu'est-ce que je peux bien commenter et ajouter à un tel élan de l'âme ? C'est toi que je remercie Chang, de ta franchise. C'est tous les amis du lycée, ainsi que Guillaume, que je dois remercier de m'avoir accepté, adopté, tout comme François et Sandrine. C'est ça la vie. On n'échappe pas au destin comme disait mon grand-père !

Chapitre dix-neuf

« Celui qui a planté un arbre dans sa vie n'a pas vécu pour rien » (Proverbe africain)

Le week-end suivant, nous sommes tous réunis dans notre QG. Seul Karim manque à l'appel. Et pour cause ! On ne sait pas qui l'a calomnié mais la police lui a interdit tout rassemblement jusqu'à ce que soit terminée sa procédure d'examen. En clair, notre ami n'a pas le droit de se retrouver dans un groupe de plus de deux ou trois personnes avant que sa culpabilité ou son innocence ne soit définitivement établie dans cette affaire de présomption de radicalisation. Nous sommes sûrs et certains qu'il est innocent. Nous devons tout faire pour le blanchir. Mais quoi ? De quels atouts avons-nous pour influencer sur les décisions de la police et de la justice ? RIEN. Qui ira écouter un groupe de gamins qui plaident pour leur ami ? Tout au plus pourrions-nous être soupçonnés à notre tour. De là que les flics supposent que nous sommes tous des apprentis extrémistes et que nous parlons de religion dans nos réunions, il n'y aurait qu'un pas. Non, surtout pas nous engager sur ce terrain glissant. Mais il y a peut-être un moyen d'essayer d'éviter ce genre de situation à l'avenir.

Les accolades et les mots de bienvenue terminés, nous nous mettons comme à l'accoutumée en cercle au centre du grand salon. Je décide de commencer par le cas de Karim :

- *Mes amis, vous ne pouvez pas deviner combien j'ai souffert d'apprendre ce qui est arrivé à notre ami Karim. Un garçon si gentil, si tolérant, si souriant et à qui la première personne venue donnerait le bon Dieu sans confession pourrait-il se radicaliser du jour au lendemain ? Non, je ne crois pas. L'autre jour je discutais de choses et d'autres avec lui, au cours d'une visite de musée. En abordant la question de la religion, j'ai bien vu que cela l'ennuyait et j'en ai conclu que, s'il était croyant, en tout cas il ne le montrait pas et ne faisait rien pour mettre sa religion en avant ou critiquer les autres confessions et leurs adeptes...*

Un regard circulaire autour de la pièce me convainc qu'au moins la majorité des jeunes présents sont d'accord avec moi. Ce qui m'encourage à poursuivre :

- *Je suis donc certain qu'il y a erreur quelque part. De deux choses l'une : soit quelqu'un de malveillant a accusé faussement notre ami pour des raisons que nous ignorons tous, soit les policiers l'ont confondu avec un autre garçon appelé Karim ou un autre Maghrébin. Je ne m'explique pas autrement ce genre de méprise.*

Apparemment tout le monde est de mon avis, à en croire leurs airs de connivence. Je poursuis donc :

- *Bien entendu, nous n'avons aucun pouvoir ni aucune capacité à agir sur les décisions de la police et des autorités. Mais ce que nous pouvons faire, c'est éviter ce genre d'inconvénients à l'avenir. Et pour cela, se souvenir que la France est un pays laïque : éviter d'exposer les insignes et les attributs de nos religions.*

Arrivé à ce point de mon discours, je ne vois pas ce que je pourrais ajouter d'autre pour dissuader mes amis d'écouter ce genre de mensonges et de manipulation. Aucun d'eux ne cherche à poser une question ou à me contredire. Visiblement chacun de nous a son propre point de

vue sur la religion. Là aussi, Guillaume nous promet qu'il va en parler à la directrice et aux autres profs. Nous sommes donc tranquilles. Avec de tels témoignages, les policiers seront bien obligés de relâcher notre ami.

Chapitre vingt

« *Un jeune qui a beaucoup voyagé est plus âgé qu'un vieux qui est toujours resté au village* »

Proverbe africain

C'est bien la première fois que je vois autant de monde au Cfa. D'ailleurs notre cour n'a jamais été aussi décorée. Du moins depuis les six mois que je fréquente cet établissement. Le drapeau tricolore trône sur la grande table installée en plein milieu de l'esplanade, à côté du buste en bronze de Marianne. La cour est quasiment pleine à craquer. Même monsieur le maire en personne a fait le déplacement. D'emblée, je ne sais trop pourquoi, la cérémonie me fait penser aux trois rois mages venus de très loin pour se retrouver autour de la crèche de Jésus, comme le disent les Evangiles. Sûrement la directrice a-t-elle pensé à cet aspect en invitant tous les parents d'élèves, sans distinction de races, d'origines, d'âges ou de classes sociales.

Depuis près d'une semaine, toutes les personnes adultes qu'on croisait, mes amis et moi, à commencer par Françoise et Sandrine en ce qui me concernait, insistaient pour nous rappeler que nous devons absolument être présents à la cérémonie. Ce qui avait d'ailleurs étonné la plupart de mes amis, m'assurant que jamais, au grand jamais leurs parents n'avaient tenu avec une telle insistance à ce qu'ils assistent à la Fête des rois, d'ordinaire pas réservée aux enfants. Une deuxième chose qui étonnait également une bonne partie des participants, c'était le fait que cette cérémonie se tienne au centre de formation. D'ordinaire, c'était le maire qui invitait ses administrateurs et ses électeurs dans la salle des fêtes de son office. Soudain, emblant venir des profondeurs des abîmes, un haut-parleur caché dans les arbres impose le silence. En une seconde, c'est à peine si on aurait entendu voler une mouche. Tout le monde s'assied, le maire s'avance vers l'estrade. Il s'empare du micro que lui tend un de ses conseillers et attaque tout de go :

- *Chers compatriotes. Tout d'abord je vous remercie d'être venus nombreux à cette cérémonie un peu spéciale pour notre arrondissement. Je savais que je pouvais compter sur votre présence à tous et à toutes et je vous en remercie très sincèrement.*

Je remercie sincèrement madame la directrice de notre prestigieux centre de formation pur apprentis d'avoir accepté que cette année la Fête des Rois se déroule entre ses murs.

Ce disant, il salue avec une courbette notre directrice qui se tient debout à ses côtés. Celle-ci répond par un hochement de tête et l'édile poursuit :

- *Avant de poursuivre avec les raisons d'une cérémonie aussi inhabituelle dans notre municipalité, permettez-moi de satisfaire les doléances de deux de deux jeunes apprentis de ce centre. Ils m'ont demandé par écrit la permission et l'honneur, comme ils disent dans leur lettre, de s'adresser à leurs parents respectifs et à tous les adultes présents ici.*

Grande est ma surprise, et celle de toute l'assemblée présente, de voir Mohamed, le cousin de Karim et Sarah, la grande-sœur de Jacob se lever et s'avancer vers l'estrade. Ils serrent respectueusement la main bienveillante que leur tend le maire puis Sarah saisit le micro et attaque sans autre forme de procès, des larmes dans les yeux et s'essuyant les joues avec un mouchoir en papier :

- *Bonjour à tous. Mohamed et moi-même nous avons tenu à vous parler aujourd'hui d'un problème qui nous touche particulièrement. C'est pour cela que nous avons voulu le faire en public, en espérant récolter votre aide. En résumé, nous nous aimons profondément et souhaiterions fonder une famille mais nos parents respectifs refusent d'entendre parler de notre union à cause de leurs divergences religieuses qui ne nous concernent en rien du tout...*

Le silence s'est encore alourdi dans la cour. Toutes les personnes présentes sont scotchées littéralement aux lèvres et aux paroles qui sortent de la bouche de cette jolie fille aux cheveux longs et au visage si pur. Instinctivement quasiment tous les regards vont des parents de Mohamed, assis au centre de la pièce, à ceux de Sarah. Les deux jeunes gens semblent vouloir se faire tout petits. A part le maire, toute l'assistance est étonnée et même enthousiasmée par la hardiesse, le bon sens et la témérité de ces jeunes amoureux. Sûrement les deux tourtereaux lui ont-ils parlé de leur projet dans la lettre qu'ils lui ont adressée. Ils ont dû lui exprimer clairement leur intention de défendre leur amour bec et ongles. Finalement, c'est Mohamed qui rompt le silence en reprenant le micro des mains de sa dulcinée :

- *Nous ne voulons en aucun cas gâcher cette belle cérémonie ni abuser de votre temps et de votre patience. Tout ce que nous demandons, c'est que mes parents et ceux de Sarah s'avancent ici devant vous et nous expliquent pourquoi ils veulent séparer deux jeunes personnes qui ne demandent qu'une chose : s'aimer et ainsi obéir au commandement de Dieu, quel que soit le nom dont ils l'appellent, et qui a donné cet ordre, aussi bien dans la Bible, la Torah que le Coran : 'Aimez-vous les uns les autres'. Qu'ils nous disent ce qu'ils ont gagné depuis des siècles et des millénaires dans leurs guerres de religions qui n'ont apporté que le sang et la désolation aussi bien dans leurs familles, dans leurs pays que dans le monde entier. Que mon père et ma mère, que j'aime et respecte au delà de toute comparaison souhaitent mon malheur, comme ceux de Sarah veulent la sacrifier rien que pour sauvegarder leur honneur inexplicable et égoïste. Qu'ils nous disent devant vous s'ils préfèrent nous voir mourir plutôt que de nous accorder leur bénédiction que nous supplions à genoux. Enfin, que nos géniteurs, nos dieux sur cette terre des hommes, vous démontrent en quoi notre union ferait baisser leur foi ou changer leurs capacités à être de bons Juifs ou de bons musulmans !*

On dirait que même les murs écoutent les paroles et les supplications des deux jeunes gens. La salle entière est maintenant tournée vers les parents. Chacun se demande visiblement quelle va être leur réaction. Vont-ils revenir à la raison ou au contraire se sentir vexés et trahis par leur progéniture ? La réponse ne tarde pas à se manifester. Le papa de Mohamed se lève de sa chaise, saisit la main de sa femme assise à ses côtés, l'invite à se lever et tous les deux vont serrer la main du papa et de la maman de Sarah. Plus rien désormais n'empêche nos amis de se fréquenter. De bruyants applaudissements et des murmures témoignent de l'approbation de toute l'assistance. Même monsieur le maire ne se rend pas compte que sa large écharpe tricolore a glissé de ses épaules. Celle-ci traîne à ses pieds, et il manque de marcher dessus. Il la ramasse, la remet à sa

place et s'en va féliciter les parents. Il les invite à ses côtés autour de la grande table. C'est le père de Mohamed qui parle le premier, dans un français chantant avec un fort accent arabe :

- *Mes enfants. Au nom de mon épouse ici présente et au nom de mon ami le rabbi Isaac, le père de Jacob, je vous remercie de la joie immense que vous nous permettez de vivre aujourd'hui. Ma femme et moi nous avons tout fait pour empêcher notre fils de voir son amie. Nous en avons honte aujourd'hui. Je ne sais pas ce qu'en pense mon ami Isaac, mais moi j'ai honte de vous avoir fait souffrir autant. Je vous prie de m'en excuser, du fond de mon cœur. En ce qui me concerne, dès ce soir je vais demander à notre grand imam ce que prévoit notre religion dans un cas pareil. Inch'Allah !*

Le vieux papa n'a pas terminé son discours que la mère de Sarah lui arrache le micro des mains. Elle annonce, tremblante et les joues mouillées de larmes abondantes :

- *Vous avez bien parlé, cher Abdallah. Je n'ai rien à ajouter à votre communication.*

Puis se tournant vers la mère de Jacob :

- *Pardonnez-moi chère Aïcha, pour toutes les fois où me disiez bonjour dans la rue et je continuais mon chemin sans vous répondre.*

Ceci dit, comme si le reste de la cérémonie ne les concernait plus, les 'vieux' s'éloignent et disparaissent sous le grand chapiteau installé pour la collation dans le coin gauche de la cour. Guillaume me dira plus tard que Karim et Sarah ont eu l'idée de ce scénario le jour où j'ai expliqué la bêtise des luttes raciales, après m'être battu avec Paulin.

Quelques instants de discussions succèdent à cette émouvante cérémonie. C'est la voix de Monsieur le Maire qui rompt le charme :

- *Mesdames et messieurs, chers compatriotes ! Vous conviendrez avec moi que ces jeunes Sarah et Mohamed nous ont donné là une belle leçon d'humilité, de civisme et d'humanité. A eux deux ils ont résumé et illustré en quelques minutes la belle devise de notre pays : Liberté, Égalité, Fraternité. Je n'ai aucun commentaire à faire là-dessus. Mais la cérémonie n'est pas terminée, les gâteaux et le vin nous attendent. Je m'en vais donc clôturer cette journée par un autre acte tout aussi important.*

Il se tait, comme s'il voulait s'installer le suspens. Pendant près d'une minute, il fait des yeux le tour de la cour en souriant en coin, comme s'il complotait une plaisanterie ou une farce. Puis il reprend le microphone et déclare :

- *J'invite l'apprenti dénommé Bouba à venir à mes côtés.*

Bouba ? Mais de quel Bouba parle-t-il donc ? Depuis bientôt six mois que je vis dans cet arrondissement ici, dont trois dans ce centre de formation, je n'ai jamais entendu qu'il existe un autre Bouba que moi. Je me tourne et me retourne dans tous les sens, cherchant du regard la

personne qui va se lever et se diriger vers l'estrade. C'est alors que quelqu'un touche mon épaule. Je reconnais immédiatement la douce voix de Françoise qui me chuchote à l'oreille :

- *Alors mon petit Bouba, qu'est-ce que tu attends ? Tu ne vas pas tout de même faire attendre ces messieurs-dames ?*

Je n'en crois pas mes oreilles. Serait-ce bien à moi que s'adresse Monsieur le maire ? Serait-il possible que la personnalité numéro un de l'arrondissement et tout son cabinet se soient déplacés en personne pour m'arrêter et me mettre dans le premier avion en destination de l'Afrique ? N'aurait-il pas été plus simple et plus facile pour eux d'envoyer deux ou trois policiers pour me mettre la main au collet ? Et moi qui croyais naïvement que le fait d'être inscrit à l'école me mettait à l'abri de cette catastrophe ! Mes amis vont-ils me laisser amener ? Je ne reverrai donc plus Marie, Etienne et Emile ? Je me retourne vers Françoise mais c'est le doux regard de Sandrine qui accroche le mien. Elle doit lire dans mes yeux la plus grande des frayeurs et la plus cruelle des incompréhensions car elle me rassure tout de suite, un peu comme pour m'assurer de son soutien :

- *Allons Bouba. Ne sois donc pas si timide, un grand garçon comme toi. Il ne va tout de même pas te manger ! En tout cas pas devant Françoise et moi et en présence de tous tes amis et de ces journalistes du magazine municipal !*

C'est vrai que depuis le début je me demandais la raison de la présence de cette grosse caméra. Et je m'étonnais de voir cet homme et cette femme allant d'une personne à l'autre en posant des questions et en prenant des notes. Sandrine me rassure. Ragaillard, je m'avance vers l'estrade en rajustant le col de ma chemise. Je salue d'une courbette madame la directrice et monsieur le maire. Celui-ci m'invite à ses côtés et lance tout de suite, en me regardant avec un demi-sourire :

- *Mon cher Bouba. J'ai la grande joie et l'immense plaisir de m'adresser à toi aujourd'hui. Depuis quelques mois déjà j'ai eu envie de faire ta connaissance tellement ton nom et tes exploits sont revenus à mes oreilles ainsi qu'à celles de mes collègues ici présents...*

Mes exploits ! Quels exploits ? Qu'est-ce qu'il peut bien entendre par là ? Je n'ai pas le temps de trouver une réponse que déjà il enchaîne :

- *Tu ne le sais certainement pas mais grâce à ton club d'amis, le comportement de beaucoup de jeunes de notre arrondissement a changé. Il y a quelques mois tu es arrivé en France, de manière un peu marginale il est vrai. Contrairement à beaucoup d'autres jeunes migrants, tu as eu la chance de ne pas être pris par la police et renvoyé dans ton pays. Tu t'es fait rapidement des amis, à commencer par les enfants de Sandrine, une militante et une citoyenne exemplaire. Sandrine et sa maman t'ont pris sous leurs ailes. Elles nous ont parlé de toi et m'ont demandé de t'aider dans tes démarches pour ta scolarité et ton intégration dans notre pays. D'autres habitants et même des agents de la mairie m'ont aussi parlé de toi et des merveilles accomplies par les apprentis de ce*

centre de formation depuis que tu y es. Une pétition a même été lancée qui a réuni de nombreuses signatures pour que j'en informe les autorités supérieures.

Là, il s'arrête, freiné dans son élan par des applaudissements soutenus. Derrière moi, une femme souffle à l'oreille d'une autre :

- *C'est vrai quoi. Ce gamin a fait beaucoup pour notre jeunesse et notre arrondissement, même si ses actions sont moins spectaculaires que celles d'autres jeunes qui ont été filmées et médiatisées.*

Je pense qu'elle veut parler des jeunes qui ont risqué leur vie pour sauver celles d'enfants ou d'autres citoyens d'une mort certaine.

Mais le maire continue son speech :

- *L'autre jour mon ami le colonel de police m'a dit que la criminalité a bien baissé, de même que la consommation des stupéfiants. De même pour les contrôleurs de bus et de métro qui verbalisent de moins en moins de fraudeurs. Les enseignants de leur côté se félicitent de l'assiduité et de la discipline de leurs élèves. Ceux-ci semblent plus ponctuels à l'école, moins accros à leurs smartphones et plus respectueux envers les profs.*

Comme pour jauger l'assistance, le maire s'arrête, se mouche bruyamment et enchaîne :

- *Et les éloges ont été nombreux aussi du côté des adultes et autres personnes âgées que toi et tes jeunes amis avez aidés dans différents petits travaux manuels ou d'intérêt public, notamment à la maison de retraite.*

Une salve d'applaudissements l'interrompt encore une fois. Le maire en profite pour boire une gorgée d'eau et conclut :

- *Suite à ce constat, le Conseil régional d'Île-de-France nous a chargés, mes collègues et moi-même, de te remettre cette convocation que tu présenteras à la préfecture afin d'obtenir ton titre de séjour. Françoise et Sandrine t'y accompagneront guideront. Mes sincères félicitations, jeune homme. Et bonne chance pour la suite.*

Ce disant, il me tend une enveloppe qu'il me demande d'ouvrir devant tout le monde. Celle-ci contient effectivement une invitation à me présenter à la préfecture. Fier comme Artaban, je la contemple longuement, au risque d'attraper un torticolis. Je n'en reviens pas ! Je pouvais m'attendre à tout sauf à ceci ! J'ai bien du mal à croire, je suis bien loin de réaliser que c'est à moi que ceci arrive. A moi Bouba l'orphelin, mal aimé dans son pays, qui ai traversé montagnes, désert et mer Méditerranée juste avec l'espoir bien mince de manger un jour à ma faim, de trouver un lit où poser ma tête et une chance d'aller à l'école ! Moi Bouba, jeune Africain 16 ans qui ne demandais qu'à vivre comme tous les enfants, tout en respectant les enseignements de mes parents : toujours

respecter les aînés, travailler sans cesse, m'améliorer chaque jour, me montrer exemplaire tous les jours de ma vie. Moi Bouba qui...

Monsieur le maire continue son discours mais je n'entends plus rien. Je suis sur un nuage rose. Je me dis inconsciemment que je dors et que d'un moment à l'autre je vais finir par me réveiller, émerger de ce songe confortable qui ne peut être que le fruit de mon imagination. Et cela malgré les applaudissements l'assistance et les accolades de tous mes amis, de Sandrine et de Françoise, les pleurs de joie de Marie, Émile et Étienne. Qu'il est bon de se sentir aimé et accueilli.

Bien sûr je ne suis pas complètement autonome. Mais je ne suis pas à la rue non plus. Chez Sandrine et Françoise, je me sens comme chez moi. Elles insistent même, font tout pour que je me sente chez moi. Mille et une fois elles ont refusé catégoriquement que je participe aux dépenses de la maison, malgré mon insistance. Je les remercie par des stratégies qui me sont propres. Sans que personne ne me le demande, j'ai réparé plein de petits trucs, mais seulement quand elles ont le dos tourné. Par exemple, elles m'auraient empêché de repeindre la chambre de Marie. Ou encore, Sandrine a été très contente que je répare le pot d'échappement de sa sublime Volvo verte. Il y a quelques semaines, toute la famille est allée passer quelques jours au soleil. J'ai décliné l'invitation à les accompagner, en prétendant que j'avais des travaux pratiques à remettre au Cfa. En vérité, je tenais à profiter de leur absence pour refaire le carrelage de la salle de bains des enfants. Le plancher et les murs. Je ne dépense presque rien de ce que me paie mon patron chaque mois. Pas exactement le smic comme pour les travailleurs adultes et chefs de familles. C'est prévu comme ça : un pécule mensuel pour les apprentis, en fonction de leur âge. Moi j'ai la chance d'être logé et nourri chez Françoise et Sandrine. La plupart de mes amis sont en internat. On mange gratis, on a chacun un passe Navigo pour circuler dans le métro. Aussi bien le Cfa que l'entreprise sont à deux pas de chez moi, que demander de mieux ? De plus je travaille trois semaines par mois en entreprise et la dernière semaine je suis en formation. Donc pas trop de loisirs. Mais cela constitue le moindre de mes soucis : je suis parti de chez moi pour apprendre un métier et non pour faire du tourisme en Europe !

Mon seul regret en ce moment, c'est que mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs ne soient pas à mes côtés pour partager avec moi ce moment de pur bonheur et de félicité. Mais je suis certain que là où ils se trouvent ils doivent jubiler et partager mon bonheur. Merci maman, merci papa, merci mes chers ancêtres. Sans vous et vos merveilleux conseils jamais je n'en serais là aujourd'hui. Jamais, au grand jamais je ne vous décevrai. Et aussi jamais, au grand jamais je ne décevrai la France et son peuple. JE LE JURE.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE